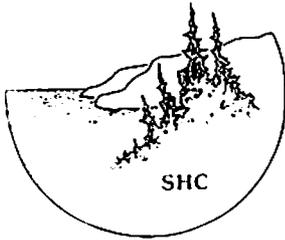


CHARLEVOIX

Revue de la Société d'histoire de Charlevoix Numéro 11, décembre 1990



IMAGES DE L'HISTOIRE DE CHARLEVOIX



La Société d'Histoire de Charlevoix

*Le sigle évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par
Mgr Félix-Antoine Savard: la mer, la montagne et la forêt.*

Membres bienfaiteurs à vie

(500.00\$ et plus)

Commission Scolaire du Gouffre
Ville de Baie-Saint-Paul
Ville de Clermont
Jean-Pierre Bouchard et Jacqueline Cimon
Auberge la Maison Otis
Auberge La Pinsonnière
Ville de La Malbaie
Donohue Inc.
Les Frères Maristes de Baie-Saint-Paul
La Communauté Les Petites Franciscaines de Marie
Association touristique régionale de Charlevoix
Charles-Eugène Rochette
Reynolds Division de la SCMR

Membres bienfaiteurs

(100.00\$ à 499.00\$)

Municipalité Régionale de Comté de Charlevoix
Association des Anciens et Anciennes de Charlevoix
Papeterie Saint-Gilles
Jeanne L. Warren

Membres de soutien

(25.00\$ à 99.00\$)

J.R. Benny Beattie
Denise Terrault Duguay
Louis-H. Lavoie
Jean-Guy Poulin
Pierre Pépin
Marc-Adélar Tremblay
Réjeanne Sheehy Saint-Pierre
Paul-Émile Carrier
Municipalité Régionale de
comté de Charlevoix-est
Micheline Hudon
Evelyn F. Labbé
Bernard Guay
Raymond Tremblay
Marie-Aimée Tremblay
Liliane Tremblay
Louis-Philippe Filion

Guy Lamarre
C.N. Shanly
Monique et Jean Dumas
Mario Lalancette
Georges-Étienne Tremblay
Cyril Simard
Léonce Brassard
Gertrude Dufour
Suzanne Duchesne
Louis-Philippe et Rita Tremblay
Les Extincteurs Charlevoix
Robert Côté
Raoul Simard
Paul Brassard
Jean-Marie Ranger
Laurent Lafleur
Charlotte Brisson

Maurice Simard
Grégoire Dufour
Denis Zaccardelli
Luc Filion
Mathias Dufour
Jean-Guy Poulin
Marie-Anna Tremblay
Suzanne Boily
Julie Tremblay-Bélanger
Gilles Poulin
Martin Rochette
Bibliothèque générale des PFM
Jean-Luc Dupuis
Jean Boulianne
Raymond d'Auteuil
Mgr Marc Leclerc

CHARLEVOIX

No 11, décembre 1990 5\$ l'unité

Conseil d'administration: Société d'Histoire de Charlevoix

Serge Gauthier, président
Jean-Pierre Bouchard, vice-président
Martin Brassard, trésorier
Claudine Brassard, secrétaire
Diane Perron-Boulianne, conseillère
Jean Dumas, conseiller
Louis-Philippe Filion, conseiller

Comité de rédaction:

Jean-Pierre Bouchard
Jean Dumas
Serge Gauthier

Collaborateurs:

Jean-Pierre Bouchard
Evelyne Fournier-Labbé
Serge Gauthier
Antoine Riverin
Abbé Jean-Paul Médéric Tremblay
Rosaire Tremblay

Politique rédactionnelle:

La politique rédactionnelle
de la Revue CHARLEVOIX a été
définie dans le Vol. 1 no 1
de juin 1985 en page 3.

Page couverture:

Oeuvre de Clarence GAGNON, «*Matinée
d'hiver à Baie Saint-Paul*» 1934 C, huile sur
toile, Collection: Musée du Québec, No
34.148, photographe: Patrick Altman

Adresse:

Société d'histoire de Charlevoix
2, Place de l'Église, C.P. 1438,
Baie-Saint-Paul, Charlevoix
QC G0A 1B0 - (418) 435-6864
50, rue Lapointe
C.P. 748, Clermont, Qc
G0T 1C0 - (418) 439-2903

La Société d'Histoire de Charlevoix dispose
d'un Centre d'archives comprenant deux
dépôts.

Abonnement:

L'abonnement à la revue Charlevoix
au tarif de 15\$ par année
permet de devenir membre de la
Société d'histoire de Charlevoix

La revue CHARLEVOIX est
composée, montée et imprimée par:
L'Imprimerie de Charlevoix Inc.
261, rue Nairn
La Malbaie, Charlevoix
Qc G5A 1S8

Dépôt légal- 2e trimestre 1990
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 0829-2183

Présentation

Le numéro 11 de la revue *Charlevoix* comporte de nombreuses surprises. Il contient ainsi une section intitulée «Images de l'histoire de Charlevoix» qui retrace à l'aide de textes et de photos les grandes lignes du passé charlevoisien. L'on y retrouve aussi: un article sur Éloi Tremblay, sculpteur de Baie-Saint-Paul; les chroniques habituelles sur la forêt, sur les souvenirs de Madame Evelyne Fournier-Labbé, sur les parutions récentes au sujet de Charlevoix et un document à lire à haute voix rédigé par Jean-Pierre Bouchard. Il faut noter une innovation de taille qui en réjouira plusieurs, soit une chronique généalogique compilée par Rosaire Tremblay et qui se poursuivra au fil des prochains numéros de la revue *Charlevoix*.

D'autre part, les responsables de la revue *Charlevoix* sont heureux de confirmer que la campagne de financement lancée lors du dernier numéro de la revue *Charlevoix* a porté fruit. Des dons appréciables ont été versés par nos membres et nous les en remercions sincèrement. Nous invitons ceux et celles qui n'auraient pas encore souscrit à le faire aussi. Nous produirons ainsi un rapport final de cette souscription au printemps prochain. D'ici là, nous ne pouvons qu'inciter nos membres à trouver d'autres personnes susceptibles de s'abonner à la revue *Charlevoix*. De fait, si chacun des 350 membres de notre Société d'histoire de Charlevoix trouvait un autre membre-abonné, l'avenir de notre revue *Charlevoix* serait assuré. En ce contexte, nous ne saurions trop vous inciter à agir en ce sens et par exemple à offrir une abonnement en cadeau à vos amis et connaissances.

Enfin, le comité de rédaction de la revue *Charlevoix* souhaite se constituer une banque d'articles susceptibles de paraître dans nos pages. Pour ce faire, il ne faut pas être un grand historien ou un écrivain renommé, mais simplement une personne qui a quelque chose à raconter sur le passé de notre région de Charlevoix. Nous espérons vos textes avec impatience. En attendant de vous lire, nous vous souhaitons une bonne lecture du présent numéro de la revue *Charlevoix*.

SERGE GAUTHIER

Président de la Société
d'histoire de Charlevoix

Sommaire

Images de l'histoire de Charlevoix.....	2
Su l'bord du vieux poêle.....	14
Premier dans son genre: Éloi Tremblay.....	15
Échos de la forêt.....	18
Chronique du livre.....	20
La terre tremble dans Charlevoix.....	22
Les mariages de Charlevoix.....	23

Images de l'histoire de Charlevoix

par Serge Gauthier

Introduction

Charlevoix, univers mythique, comté métaphysique selon l'expression de Mgr Félix-Antoine Savard, terre d'enracinement où l'histoire ne peut jamais se détacher complètement de l'imaginaire. Ici le regard se porte sur un cadre géographique exigeant qui invite au dépassement. Charlevoix, c'est un monde d'images qui portent toutes leur poids d'amour. Un paysage éternel, quasi inchangé et pourtant si fragile que la moindre brusquerie pourrait le mettre en péril.

Il faut parcourir Charlevoix avec ses yeux et avec son cœur. Son histoire se limite souvent à peu de choses: beaucoup de courage et une volonté tenace de vivre en ces lieux. Pourtant, son histoire est immense: un défi humain gigantesque relevé dans un mouvement de foi et de persévérance. Il faut cheminer en Charlevoix avec respect.

Des images d'hier peuvent ainsi évoquer cet amour puissant qui anime la terre charlevoisienne. Notre regard devient donc le guide d'un itinéraire intérieur qui conduit vers l'absolu. Charlevoix est une région qui provoque l'engagement. Ainsi l'appel de Menaud Maître-Draveur nous revient en mémoire comme une invitation: «Regarde si c'est beau, garde ça pour toi et pour ceux qui viendront».

Transports et communications

Au début, il y avait le fleuve, voie première de toute communication. C'est par le fleuve que les explorateurs basques et français abordèrent d'abord notre région. Puis après qu'un peuplement stable se soit établi dans Charlevoix à compter de 1675, le fleuve continue de s'imposer comme le principal moyen de communication.

La tradition maritime de Charlevoix est fort riche. Presque tous les villages côtiers de la région ont vu se développer sur leurs rives de la construction navale. Les goélettes de Charlevoix sont reconnues depuis

longtemps comme des modèles d'ingéniosité et de solidité. Les gens du milieu ont aussi développé une relation étroite et plutôt affectueuse avec ce fleuve Saint-Laurent si proche, souvent menaçant et pourtant tellement envoûtant. Malheureusement, cette tradition maritime riche de près de trois siècles d'histoire est désormais révolue depuis la fin des années 1960, victime du progrès inlassable de l'industrie maritime.

Le fleuve demeure longtemps la principale voie d'accès pour se rendre dans Charlevoix. En effet, les routes terrestres sont difficiles à ériger dans cette région montagneuse. L'immense barrière des Caps entre Beaupré et Baie-Saint-Paul s'élève comme un mur apparemment infranchissable. Il faudra des pionniers courageux capable d'un grand renoncement pour se rendre défricher en pleine forêt une route praticable dans ce secteur. Cette grande oeuvre entreprise au début du 19^{ième} siècle ne sera vraiment parachevée que dans les années 1970, alors que sous l'impulsion du député-ministre Raymond Mailloux, les redoutables Caps semblent enfin s'ouvrir pour faire de Charlevoix un site aisément accessible par voie routière.

Malgré ses difficultés de communication, Charlevoix reste cependant une terre

Les débuts du chemin de fer dans Charlevoix



Chronologie sommaire

- 1535: Jacques Cartier baptise l'île aux Coudres
- 1608: Samuel de Champlain nomme la «male baye» qui deviendra La Malbaie
- 1675: Claude Bouchard s'installe à Petite-Rivière-Saint-François
- 1678: Etablissement à Baie-Saint-Paul de Noël Simard dit Lombrette
- 1679: Pierre Tremblay s'établit à Baie-Saint-Paul
- 1715: Construction d'une maison seigneuriale à Baie-Saint-Paul
- 1759: L'armée britannique brûle une cinquantaine de constructions à Baie-Saint-Paul
- 1761: Division du territoire de La Malbaie entre les seigneurs John Nairne et Malcolm Fraser. Nairne obtient le secteur de Murray Bay (La Malbaie et ses environs) alors que Fraser reçoit la partie nommée Mount Murray (qui va de Cap-à-l'Aigle à Saint-Siméon)
- 1792: La région de Charlevoix fait partie du comté de Northumberland
- 1850: La croisière du Saguenay s'arrête au quai de Pointe-au-Pic
- 1858: Le nom de Charlevoix est officiellement donné à la région. Cette appellation rend hommage à l'historien jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix
- 1889: Fondation de l'hospice Sainte-Anne de Baie-Saint-Paul qui deviendra le Centre Hospitalier de Charlevoix
- 1898: Ouverture du Manoir Richelieu opéré par la compagnie Richelieu et Ontario de Montréal
- 1919: Arrivée du train à La Malbaie. Ce service relie Charlevoix à Québec. Il fut instauré grâce aux efforts de Sir Rodolphe Forget
- 1928: Incendie du Manoir Richelieu. Il sera reconstruit en l'espace d'une saison tel qu'il existe encore aujourd'hui à Pointe-au-Pic
- 1965: Arrêt de la célèbre croisière sur le Saguenay dont les paquebots furent surnommés «les bateaux blancs»
- 1970: Fin de la navigation de goélettes de Charlevoix
- 1970-76: Amélioration du réseau routier de Charlevoix.

d'émigration. Dès le début du 19^e siècle, un immense mouvement de colonisation conduit un grand nombre de charlevoisiens à se diriger vers le Saguenay-Lac-Saint-Jean. Déjà à cette époque, l'essentiel des terres cultivables est occupé. Cette tendance à l'émigration se maintient jusqu'à nos jours. Elle explique en grande partie le fait que Charlevoix ne possède encore aujourd'hui qu'une petite population d'environ 30,000 habitants.

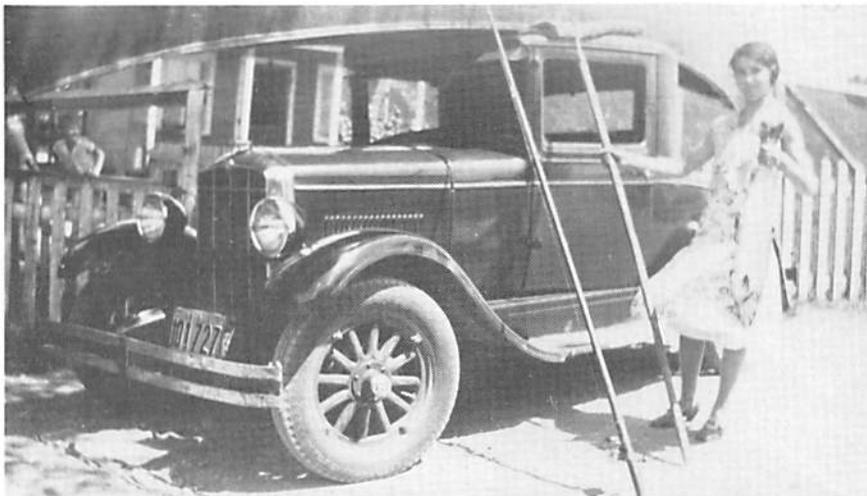
Terre où l'établissement humain est difficile, Charlevoix n'en demeure pas moins une des vieilles régions de peuplement du Québec. Si autrefois des problèmes de transports et de communication l'ont souvent isolé, elle s'impose maintenant comme une région facilement accessible et désormais fort recherchée par un nombre grandissant de touristes qui empruntent les routes sinueuses, mais fort praticables de Charlevoix.



*Lancement du bateau «Rivière Malbaie»
le 22 avril 1944*



Deux moyens de transport qui n'ont pas échappé au progrès

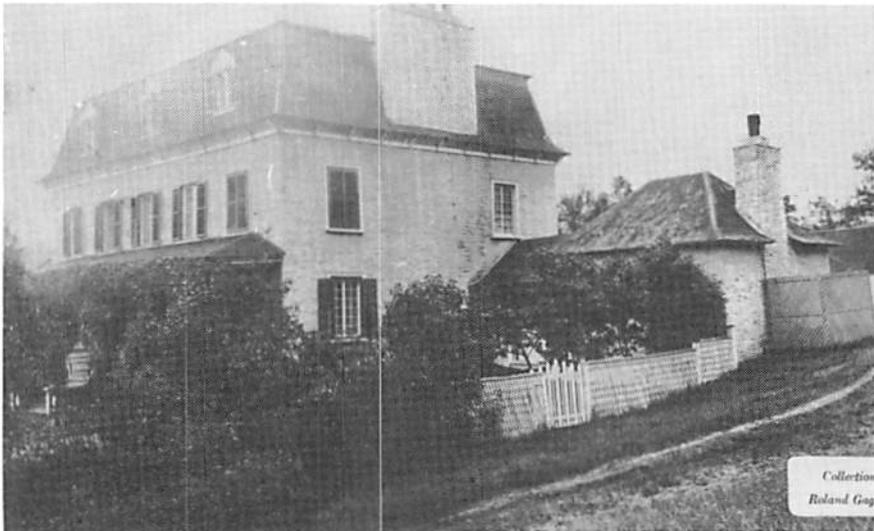


Industrie et Commerces (l'économie)

La terre de Charlevoix ne s'impose pas comme très propice à la culture du sol. Pourtant, les colons établis dans cette région pratiquent l'agriculture et l'élevage dès l'origine de Charlevoix. Le plus souvent il s'agit d'une agriculture dite de subsistance dont l'objectif principal consiste surtout à combler les besoins alimentaires des familles de cultivateurs. Progressivement, l'agriculture s'impose comme une industrie rentable dans la région. Cela se réalise grâce à l'apport d'entrepreneurs soucieux d'assurer à l'agriculture charlevoisienne des nouveaux marchés tant dans la région qu'à l'extérieur.

La ferme La Poulette grise de La Malbaie est un exemple intéressant de cet esprit d'entreprise. Fondée au cours des années 1938 par Louis-Philippe Dufour, cette compagnie se spécialise dans l'élevage de volailles. Elle connaît progressivement un succès tel que son nom est reconnu bien au-delà de Charlevoix. Elle emploie aujourd'hui plus d'une centaine d'employés et demeure encore une des industries agricoles les plus dynamiques de la région.

La forêt produit aussi beaucoup d'emplois dans Charlevoix. Autrefois, l'on s'occupait surtout de l'abattage des arbres et nombre de charlevoisiens devenaient bûcherons pour de grosses compagnies étrangères. En ce temps-là vers 1840-50 l'on se rendait loin en forêt pour de longs mois. Les hommes résidaient alors dans des camps spécialement érigés pour la circonstance. La vie y était dure et les salaires peu élevés. Ceux qui se souviennent de ce temps en parlent pourtant comme d'une belle époque où la vie au grand air donnait du courage et de l'endurance pour



faire face aux grands efforts requis dans ce travail forestier.

Une importante usine de fabrication de papier s'est aussi établie à proximité de La Malbaie dans la paroisse de Clermont. Fondée vers 1910 par Sir Rodolphe Forget, la East Canada Pulp and Paper Co. devient la propriété des Frères Donohue qui lui donnent leur nom à compter de 1936. Cette usine emploie aujourd'hui plus de 500 employés et son rayonnement dépasse largement les limites de Charlevoix. Elle constitue un acquis économique qui provient des richesses de la forêt charlevoisienne.

Pour survivre dans Charlevoix les hommes et les femmes d'ici ont dû se faire industriels et travailleurs. La nature rebelle exigeait des efforts parfois surhumains. C'est avec courage qu'ils ont établi sur ce territoire une activité économique solide capable d'apporter une plus grande prospérité régionale.

L'architecture

La maison traditionnelle de l'habitant de Charlevoix est simple. Construite en bois, elle est généralement de dimension modeste surtout si l'on tient compte des familles nombreuses d'hier. Les constructions en pierre disparaissent rapidement dès le régime français (avant 1759) principalement à cause des rigueurs climatiques de la région. L'assemblage en pièces sur pièces s'impose de façon spontanée, notamment parce qu'il offre une bonne résistance face aux secousses sismiques fréquentes dans la région. Plus tard au 19^e siècle, l'influence américaine se fera sentir avec la grande vogue des toits mansarts toujours bien présents dans l'architecture régionale.

La vie sociale du Québec fut longtemps établie sous un modèle seigneurial. Les seigneurs, – propriétaires de seigneuries – s'imposaient alors comme les personnages centraux de ce système visant le partage des terres agricoles. Dans Charlevoix comme ailleurs sur le territoire québécois la résidence des seigneurs constitue la plupart du temps une maison dont l'architecture est particulièrement élaborée. Parmi les plus beaux spécimens de domaines seigneuriaux de Charlevoix il faut noter le Manoir Gobeil de Baie-Saint-Paul (incen-

- *Le marchand général était habituellement le centre commercial du village*
- *Deuxième Manoir de la Seigneurie Mount Murray qui brûla en juin 1975*
- *Premier Manoir Richelieu construit entièrement en bois*



Vieille maison typique de Charlevoix

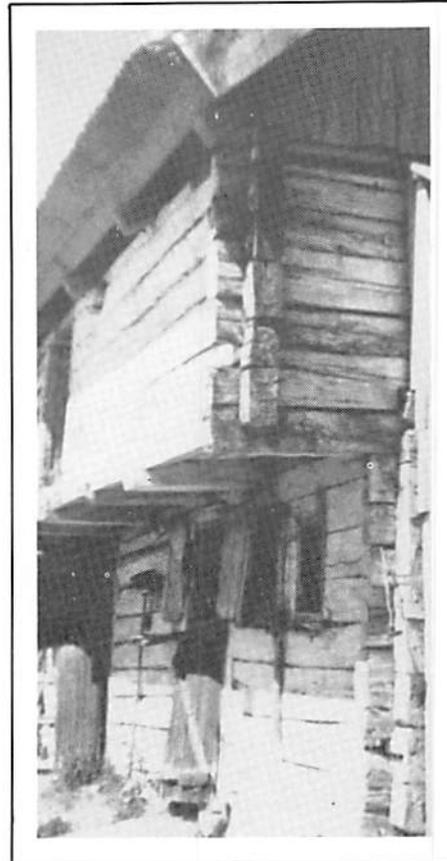
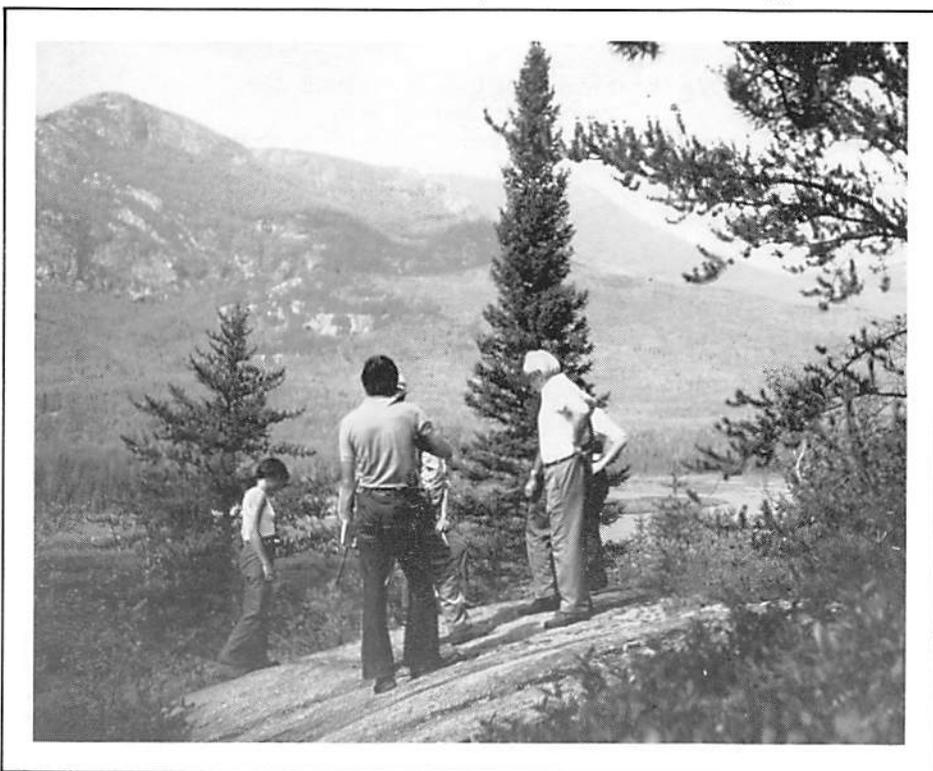
dié en 1927), le Manoir Nairne à La Malbaie (démoli en 1960) et le Manoir Gray de Cap-à-l'Aigle (incendié en 1975). Ces trésors patrimoniaux sont presque tous disparus, sauf le Manoir de Sales Laterrière des Éboulements qui est aujourd'hui la propriété des Frères du Sacré-Coeur.

Les bâtiments agricoles de Charlevoix possèdent aussi des particularités architecturales. Il faut noter l'existence de granges à toits de chaume qui furent cependant toutes recouvertes de toitures métalliques au 20e siècle. Aussi, il importe de noter

les granges à encorbellement qui, selon une technique allemande, laissent entrevoir une section aussi appelée abat-vent, construite en saillie au-dessus de l'étable et qui assure une excellente isolation au bâtiment en plus de protéger contre les amoncellements de neige. La grange Bhérier de Cap-à-l'Aigle représente une exemple intéressante en ce domaine.

L'architecture des maisons et bâtiments dans Charlevoix répond avant tout à des objectifs pratiques. Elle recherche rarement l'artifice, préférant plutôt viser l'utile

Bord du cratère de Charlevoix au pied du mont du lac des Cygnes



Encorbellement de la Grange Bhérier

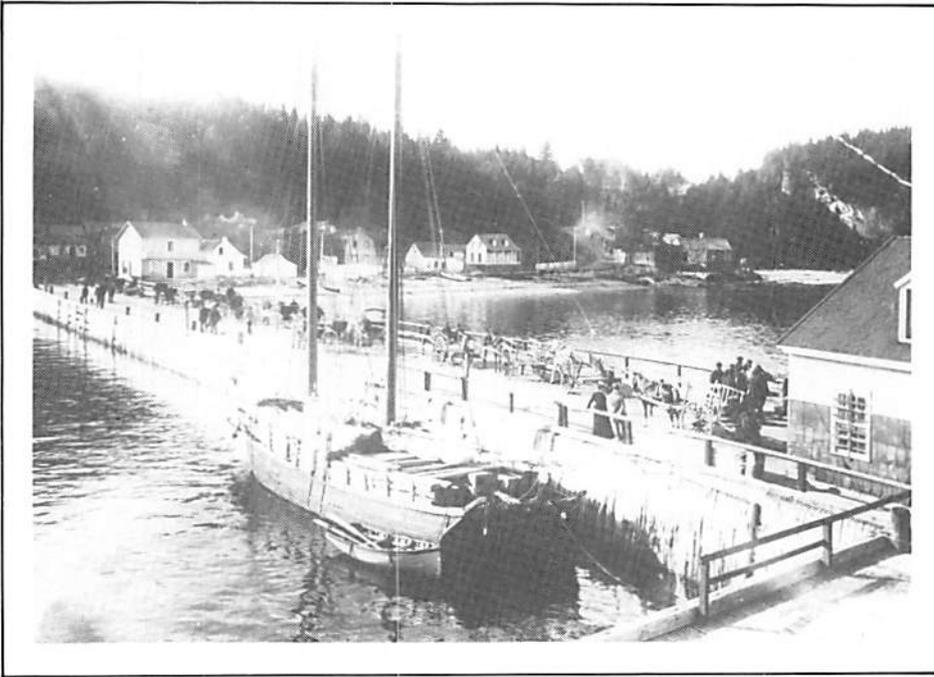
et les nécessités courantes. C'est une architecture qui s'inscrit dans la vie. Son originalité première est de répondre à des besoins pressants dans un milieu où le quotidien s'impose souvent comme une lutte pour la survie.

Paysages et noms de lieux

Il y a trois pays en Charlevoix écrivait Mgr Félix-Antoine Savard. D'abord celui du fleuve que l'on nomme déjà la mer, dont la beauté majestueuse ne cesse de surprendre. Puis celui de la terre et des belles paroisses agricoles accrochées à un sol démesurément vaste. Finalement les profondeurs de l'immense forêt, territoire dénué d'habitants mais riches d'activités humaines où la force des hommes se mesure à l'insondable puissance des bois.

Ces trois pays ont été parcourus et nommés par les gens de Charlevoix. Ces noms de lieux et de sites forment un éventail touffu de toponymes pittoresques. Les évoquer c'est déjà mieux connaître l'histoire charlevoisienne. Les retenir c'est faire oeuvre de continuité afin de protéger la mémoire des anciens.

Certains toponymes s'enracinent dans l'histoire. Ils proviennent directement des découvreurs venus d'Europe. Ainsi les Bas-



Le premier quai de Pointe-au-Pic au début du siècle

ques ont laissé trace de leur passage à l'Échafaud aux Basques à proximité de Saint-Siméon. Jacques Cartier a nommé la merveilleuse Ile aux Coudres où poussent nombre de noisetiers. Champlain après s'être enlisé à La Male Baye (La Malbaie) a choisi de nommer la Rivière du Gouffre et aussi la Petite-Rivière-Saint-François.

Le peuple anonyme a aussi nommé le pays charlevoisien. De l'histoire locale, il a tiré des noms de rangs savoureux. Certains évoquent le dénuement: Rang de la Misère aux Éboulements; Route de Sable à La Malbaie; Rang Pissec où les vaches semblent taries à Saint-Urbain. Pourtant le rang Pérou de Baie-Saint-Paul évoque l'abondance puisqu'on le compare à ce pays mythique où l'or ruisselait. La légende fait naître des noms de lieux inspirés de malin: Cap aux Diables à Saint-Joseph-de-la-Rive; Cap aux Corbeaux à Baie-Saint-Paul dont le noir promontoire suscitait des idées funestes aux marins de passage. Et pourtant ce même univers légendaire est aussi rempli de bonnes fées tels qu'en témoignent: les trous de la Fée à Pointe-au-Pic et aussi de Sainte-Agnès. La géographie accidentelle de Charlevoix a de plus formé un assemblage unique de montagnes qui évoque une femme étendue sur le dos. Ce très beau toponyme de la Montagne de la Noyée sise à Notre-Dame-des-Monts plus particulièrement démontre bien que la toponymie s'inspire souvent d'un élan quasi poétique.

Terre d'Éboulements tel qu'en témoigne le nom d'un beau village charlevoisien, cette région se souvient. Elle existe parce

qu'elle a gardé un lien solide avec son passé. Sa nature exprime ainsi son enracinement. Il faut regarder les paysages de Charlevoix avec les yeux du cœur.

Le tourisme

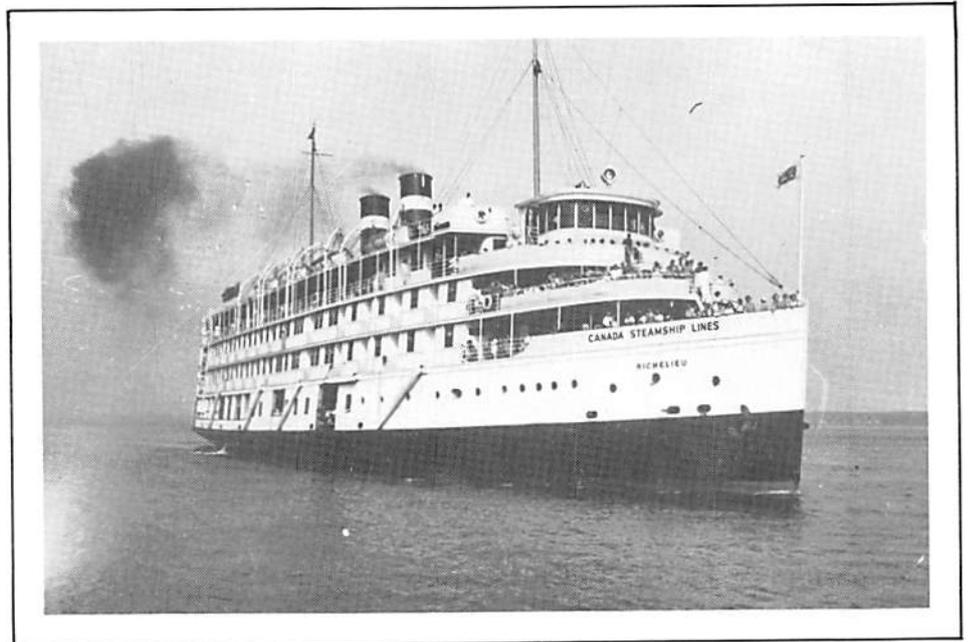
Charlevoix s'impose comme une terre d'accueil. Dès le milieu du 19e siècle, soit vers 1850 environ, la région se présente comme une destination touristique recherchée. Ce sont notamment des visiteurs anglophones qui assurent d'abord une clientèle touristique à la région de Char-

levoix. Il faut établir pour eux des hôtels et auberges qui prennent bientôt un grand renom. C'est le cas spécifiquement de l'Hôtel Chamard érigée par William Chamard en 1878 et qui constitue une sorte d'ancêtre du réseau actuel des auberges de Charlevoix. Mais les touristes anglophones deviennent très vite des villégiateurs et ils érigent bientôt de somptueuses résidences d'été qui s'élèvent progressivement tout le long du Boulevard des Falaises à Pointe-au-Pic.

Les visiteurs viennent dans Charlevoix au 19e siècle pour l'aspect exotique et éloigné de la région. Cette terre peu habitée, aux profondes racines françaises, s'impose de plus par la splendeur du paysage qui se déroule tout au fil du Saint-Laurent. Car en ce temps-là, vers 1850, c'est par bateau que l'on se rend dans Charlevoix. C'est l'époque des somptueuses croisières de la Richelieu puis de la Canada Steamship Lines qui longent les rives charlevoisiennes en direction du Saguenay. Les paquebots de cette croisière sont surnommés les bateaux blancs et leur luxe est reconnu dans l'ensemble de l'Amérique du Nord. Leurs noms évoquent déjà tout une époque: le Carolina (échoué à Passe-Pierre en 1903), le Québec (incendié en 1950 à Tadoussac), le Richelieu, le Saint-Laurent, le Tadoussac. Cette merveilleuse croisière se terminera en 1965 en ne laissant derrière elle que des regrets.

Au cœur de la croisière du Saguenay, le Manoir Richelieu fut d'abord inauguré en 1898. Incendié en 1928, il fut recons-

Le «Richelieu» de la Canada Steamship Lines encore dans toute sa gloire



truit en une saison afin de pouvoir ouvrir ses portes à l'été 1929. Édifiée sur les plans de l'architecte John S. Archibald, la bâtisse actuelle du Manoir Richelieu est liée à l'histoire du tourisme régional. Le Manoir Richelieu c'est un peu le coeur de l'industrie touristique de Charlevoix. C'est sans doute pour cela et aussi pour son allure somptueuse sortie tout droit d'une époque où la richesse n'hésitait pas à s'étaler, que les gens de Charlevoix sont fiers de ce Manoir Richelieu si intimement lié à leur patrimoine.

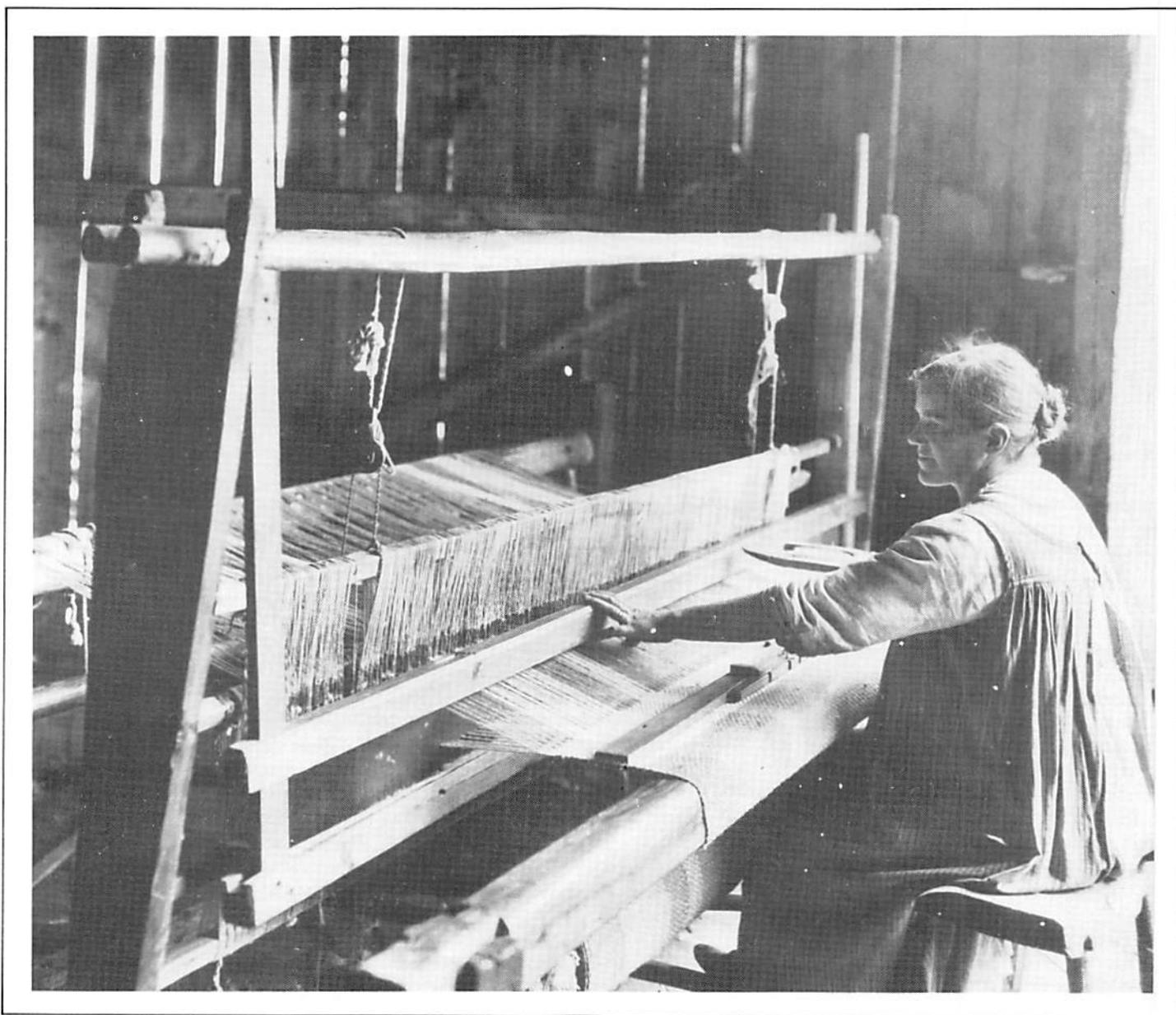
La région de Charlevoix est ouverte sur le monde. Elle accueille sans restriction ses amis venus de partout. Ici, le tourisme est plus qu'une industrie, il s'impose comme une façon de vivre. Et l'histoire ne peut être

absente de cet échange continu entre des gens d'ici et d'ailleurs, conscients que cette terre de Charlevoix ne peut se perpétuer sans l'apport de visiteurs nombreux qui font aussi partie de son héritage.

Arts et artisanat

Dans Charlevoix, la création artistique origine souvent d'un besoin utilitaire. La fabrication d'objets répond avant tout à un objectif pratique. Il se trouve pourtant que les artisans de Charlevoix ne négligeaient jamais de penser à l'aspect esthétique. Leurs oeuvres d'apparence modeste s'imposent souvent comme un hymne à la beauté. Ce fait explique beaucoup l'étonnante réputation des créateurs artistiques de cette région.

L'ethnologue Marius Barbeau (1888-1967) s'impose comme celui qui permit à l'art et à l'artisanat charlevoisiens d'être mieux connus à l'extérieur de la région. Ce chercheur universitaire visite la région et effectue des recherches sur la tradition orale locale et bien sûr aussi au sujet de la culture matérielle. Grâce à lui, plusieurs créateurs et artisans locaux s'imposent sur la scène nationale. Il incite ainsi la population de Charlevoix à mieux saisir toute la portée de la création artistique locale. Parmi les oeuvres artisanales qui ressortent il faut noter la fameuse couverture boutonnée dont le motif étoilé sera identifié à Charlevoix. Certains artisans locaux comme le forgeron Louis Riverin de La Malbaie en viennent à transformer une production utilitaire en oeuvre artistique. Le





forgeron du centre-ville de La Malbaie délaissa ainsi son travail de forge traditionnel pour exécuter des sculptures sur métal d'une grande qualité.

L'œuvre des peintres populaires de Charlevoix est aussi bien connu. Encouragé notamment par l'artiste américain Patrick Morgan, le mouvement des peintres populaires de Charlevoix comprend entre autres les artistes suivants: Simone-Mary Bouchard, Yvonne et Blanche Bolduc de Baie-Saint-Paul; Robert Cauchon de Clermont; les sœurs Marie-Anne et Berthe Simard de Petite-Rivière-Saint-François; Alfred Deschesnes de Cap-à-l'Aigle; Georges-Édouard Tremblay de Baie-Saint-Paul dont la fabrique de tapis crochétés située à Pointe-au-Pic fut célèbre. Des œuvres de ces créateurs populaires sont d'ailleurs exposés en permanence dans divers centres d'exposition du Québec.

Charlevoix devient aussi le refuge

d'artistes-peintres qui proviennent de l'extérieur de la région. Ils recherchent ici une luminosité et des paysages magnifiques qui inspirent fortement leurs œuvres. Il faut noter le peintre Clarence Gagnon qui s'établit à Baie-Saint-Paul au début de ce siècle. Il incitera ainsi nombre de peintres liés au célèbre groupe des Sept à venir travailler dans Charlevoix. Clarence Gagnon favorise aussi la venue de René Richard à Baie-Saint-Paul. Signalons de même la présence du peintre Jean-Paul Lemieux au cœur de l'île aux Coudres depuis de nombreuses années.

A la fois inspirée du terroir et pourtant proche des écoles artistiques modernes, la création des artistes de Charlevoix est désormais reconnue. Elle dépasse maintenant le champ plus spécifiquement traditionnel pour ouvrir ses frontières sur l'universel. La présence annuelle du Sympo-

sium international de la jeune peinture au Centre d'art de Baie-Saint-Paul exprime avec force cet élan novateur. Le milieu charlevoisien reste encore bien propice à une création artistique remplie de promesse et d'effervescence.

La vie religieuse

La foi chrétienne se lie intimement à l'histoire régionale de Charlevoix. L'image du Christ s'impose longtemps dans la plupart des maisons. La pratique religieuse et la prière inspirent le cycle régulier des jours. Les fêtes du calendrier religieux sont marquées avec ferveur. Elles épousent le rythme des saisons. L'église, au cœur des villages, semble favoriser l'unité et le respect. Les croix de chemin s'imposent en grand nombre le long des routes. L'habitant pieux élève souvent des grottes imposantes en l'honneur de la Vierge Marie. Le marin remet son sort entre les mains de la

bonne Sainte-Anne. Ce pays de Charlevoix se nourrit d'une spiritualité porteuse de sens et d'esérance.

Les temples religieux de Charlevoix s'imposent harmonieusement dans le paysage. Ils sont nés de la volonté et de l'implication communautaire des gens de la région. Oeuvre d'architectes célèbres comme Charles Baillargé à Sainte-Agnès ou Joseph-Pierre Ouellet à Pointe-au-Pic, les églises catholiques de Charlevoix s'enracinent profondément dans le tissu villageois. Certaines églises sont fort anciennes: celle de Sainte-Agnès date de 1830, alors qu'à Saint-Irénée elle remonte à 1842. Si quelques-unes étonnent par leur faste comme celle de Saint-Louis de l'Île aux Coudres construite en 1885, d'autres paraissent plus modestes mais toujours agréables au coup d'oeil et accueillantes pour tous.

La terre charlevoisienne a aussi accueilli d'autres confessions religieuses. Les protestants séjournant pour l'été dans le secteur de La Malbaie - Pointe-au-Pic - Cap-à-l'Aigle (autrefois Murray Bay) choisirent ainsi d'ériger ici des chapelles leur permettant de rendre un culte à Dieu. La chapelle protestante de Murray Bay située à Pointe-au-Pic est à ce titre un trésor patrimonial. Construite en 1867, elle est encore ouverte à la prière durant l'été et son petit cimetière où repose l'écrivain William Blake (traducteur anglais de *Maria Chapdelaine*) est fort émouvant à découvrir. La chapelle de Saint-Peter on the Rock à Cap-à-l'Aigle témoigne aussi de cet héritage protestant dans Charlevoix.

Fait inusité, une communauté religieuse a été fondée dans Charlevoix. En effet, des soeurs franco-américaines forment sous l'impulsion de leur fondateur l'abbé Ambroise-Martial Fafard, la congrégation des soeurs Petites Franciscaines de Marie. Cette communauté plus que centenaire puisque son origine remonte à 1889, possède encore sa Maison-Mère à Baie-Saint-Paul. Ce bâtiment d'envergure contient une chapelle dédiée au Sacré-Coeur dont la beauté architecturale constitue un ravissement.

Charlevoix, terre bénie des dieux, là où tant de vocations religieuses sont apparues et se sont épanouies! Là où la louange à Dieu naît d'un simple regard sur une nature inépuisable d'inspirations lumineuses. Ce lien irréversible entre la foi et la culture au sein des vallées charlevoisiennes ne peut s'estomper à tout jamais, car il briserait le coeur même de la vie régionale. Vivre en Charlevoix, c'est nécessairement porter en soi une préoccupation spirituelle qui oriente l'humain vers Dieu.

Sports et loisirs

Afin de pouvoir subsister, les gens de Charlevoix s'occupent à pêcher et à chasser. En ce temps-là, ces activités ne représentent pas un temps consacré au loisir. La chasse et la pêche procurent aux familles nombreuses de Charlevoix un apport essentiel à leur alimentation.

La forêt charlevoisienne abrite une faune abondante. Les gens de la région vont y chasser avec respect, conscients de l'importance de préserver le gibier d'une exploitation trop massive. Ils se font aussi les guides des gens venus de l'extérieur pour chasser ici. Les pourvoires constituent une véritable tradition dans Charlevoix. Certains guides deviennent aussi très célèbres, tel Thomas Fortin de Saint-Urbain qui dirigera en forêt de nombreux visiteurs.

La pêche se pratique facilement dans

Charlevoix. Les lacs nombreux sont remplis de truites arc-en-ciel dont la chair se savoure avec délice. La pêche au saumon s'effectue aussi sur la rivière du Gouffre. Elle était très fréquente aussi en d'autres temps sur la rivière Malbaie, mais la pollution de ce cours d'eau en a chassé le saumon depuis longtemps.

Les pêches à fascines sur les rives de Saint-Irénée notamment recueillent nombre d'éperlans. Le capelan roule sur les côtes de Charlevoix à chaque printemps. À Petite-Rivière-Saint-François, l'on fait depuis toujours la pêche à l'anguille. L'Île aux Coudres fut aussi associée à la spectaculaire chasse aux bélugas dont les films de Pierre Perreault font l'évocation. Aujourd'hui révolues, ces chasses mythiques s'effectuent désormais sous la forme d'observation des baleines et bélugas qui intéressent un grand nombre de touristes.

Intérieur de l'église Sainte-Agnès



Les gens de Charlevoix aiment fêter. Les soirées de musique et de danse sont nombreuses et coutumières dans tous les villages de la région. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'apparaisse en Charlevoix un musicien aussi remarquable que le violoneux Jos Bouchard natif de Pointe-au-Pic. D'autres musiciens plus anonymes continuent d'hanter aussi au son de leurs instruments la mémoire populaire.

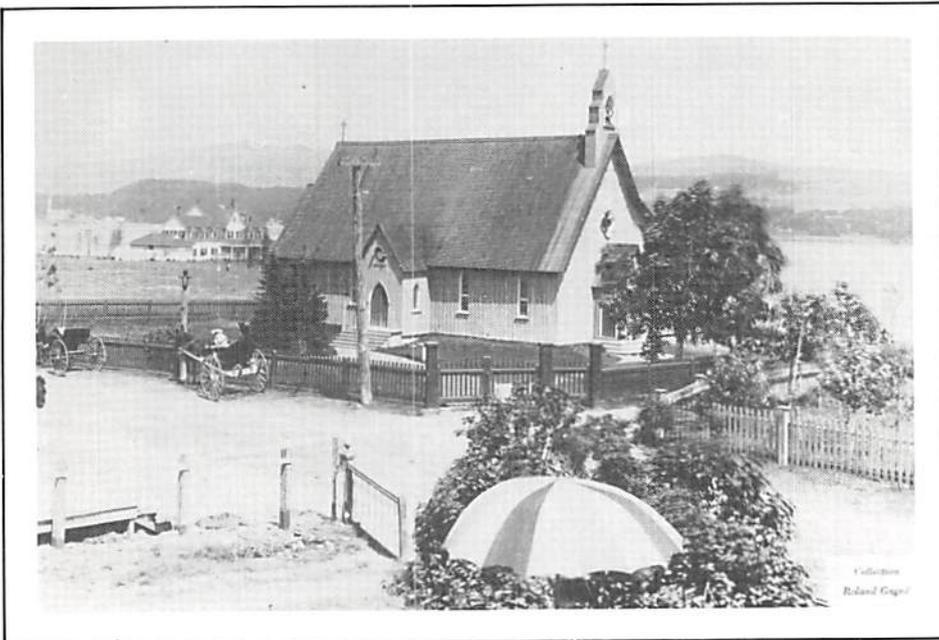
Parfois les loisirs prennent la forme de sports. La raquette et le ski font partie du paysage hivernal de Charlevoix. Le golf s'impose durant la période estivale. Des institutions témoignent de cet intérêt sportif: les centres de ski de Mont Grand-Fonds et du Massif de Petite-Rivière-Saint-François; les terrains de golf de Murray-Bay (érigé en 1876) et du Manoir Richelieu à La Malbaie et Pointe-au-Pic.

Chaque saison oriente donc différemment les loisirs. Les charlevoisiens ne manquent jamais l'occasion d'être proches de cette nature luxuriante qui leur procure tant d'émerveillement. Il s'agit d'une union intime, d'une manière de vivre, d'une volonté de respecter les richesses d'un territoire dont le caractère unique incite à la découverte.

Le légendaire charlevoisien

Selon la légende, Charlevoix est le pays du huitième jour car il aurait été créé par le diable lui-même. Il ne faut donc pas se surprendre que cette région soit peuplée de personnages spectaculaires dont les agissements étonnants prennent la forme de légendes remplies de fantaisie.

L'église protestante de Pointe-au-Pic à ses débuts. Elle était tout en bois. Ce n'est qu'en 1909 qu'on a procédé à la finition extérieure avec la pierre du pays.



Blasons populaires de Charlevoix issus de la faune

- Petite-Rivière-Saint-François: les anguilles (on y effectue la pêche à l'anguille)
- Ile aux Coudres: les marsouins (à cause de la chasse aux marsouins)
- Saint-Irénée: les capelans (ce poisson y roule en abondance)
- La Malbaie: les dindes (à cause de la présence de la ferme d'élevage de la Poulette Grise)
- Baie-Saint-Paul: les loups (cet animal était souvent présent dans ce secteur).

Le plus connu d'entre eux fut sans doute Alexis Lapointe dit Le Trotteur. Né en 1860 à La Malbaie (dans un secteur de la paroisse aujourd'hui rattaché à Clermont), Alexis Le Trotteur se rendit célèbre du fait qu'il aimait imiter le cheval. Ses courses contre les plus fameux chevaux trotteurs de la région lui apportèrent une grande renommée. Sans métier véritable, sauf celui de construire à l'occasion des fours à pain, Alexis Le Trotteur parcourut Charlevoix, le Saguenay et le Lac Saint-Jean. Sa mort survenue à Alma en 1924 est passée à la légende. L'on sait qu'il fut écrasé par un train, mais certains racontent qu'il courrait devant, d'autres que ce fut une accident et même quelques-uns soulèvent l'hypothèse d'un suicide. Récemment un chercheur en éducation physique Monsieur Jean-Claude Larouche chercha à éclaircir le mystère entourant Alexis Le

Trotteur. Il alla même jusqu'à exhumer le squelette du Trotteur du cimetière de La Malbaie en 1966. Ses recherches ont permis la parution d'un passionnant volume sur le phénomène que représente Alexis Le Trotteur. La mémoire populaire continue ainsi de se souvenir de l'homme-cheval originaire de Charlevoix.

Autrefois, les médecins n'étaient pas nombreux dans Charlevoix. A cette époque, pour les divers malaises qui affectent la vie quotidienne, la population faisait affaire avec des guérisseurs. Le plus connu d'entre eux reste Flavien Boily le ramancheur né à Sainte-Agnès en 1839. Ce ramancheur spécialisé dans l'art de replacer les os défaits pouvait, selon la légende, «démancher» un chat complètement et le «ramancher» tout aussi rapidement. Sa dextérité manuelle dans le reboutement des os n'avait pas d'égale et ses descendants ont aussi excellé dans cette spécialité. Le ramancheur Flavien Boily était aussi un comédien-né. Ses grimaces, ses histoires grivoises, ses facéties nombreuses déridaient les plus souffrants et leur mal disparaissait ainsi dans le rire et dans la joie. Flavien Boily est mort à Saint-Irénée en 1920.

Parmi les nombreux quêteux qui parcouraient autrefois Charlevoix, Louis Simard dit L'Aveugle s'impose comme le plus pittoresque. Né à l'Ile aux Coudres en 1851, il devient complètement aveugle à l'âge de 40 ans après l'application de bourgeons de peuplier sur ses yeux comme remède. Il décida alors de voyager à travers Charlevoix et le Saguenay avec sa charette qu'il tirait lui-même et quelques instruments de musique: un violon, un accordéon, une flûte, une biourne (petite harpe à percussion) et un ocarina. Le répertoire musical de Ti-Louis L'Aveugle, tel que le surnomme la population locale, semblait fort impressionnant. L'ethnologue Marius Barbeau, qui a enregistré nombre de ses chansons en 1916 sur des cylindres de cire, raconte notamment que Ti-Louis L'Aveugle connaissait une complainte traditionnelle intitulée «Pyrame et Thisbée» qui comprenait 37 couplets. La mémoire de Ti-Louis L'Aveugle lui permettait ainsi de circuler en solitaire partout dans la région sans jamais se perdre. Il est mort des suites de la grippe espagnole en 1918 à Sault-au-Mouton.

Les hommes forts sont nombreux dans Charlevoix. Il faut signaler ainsi le puissant Jean-Baptiste Grenon un habitant de Baie-Saint-Paul. Sa force herculéenne fut mise à rude épreuve lors de la conquête anglaise en 1759. Grenon le fort fut ainsi fait prisonnier par les anglais qui le regrettent

amèrement puisqu'ils furent littéralement incapable d'en venir à bout! A La Malbaie, l'étonnant Davi Archange pouvait sortir un boeuf de l'étable en le tirant par les cornes. On raconte même que l'homme fort Victor Delamarre du Saguenay-Lac-Saint-Jean eut peur de rencontrer le colosse Davi Archange.

La légende s'inscrit donc dans l'histoire charlevoisienne. Elle fait partie d'un patrimoine traditionnel unique. Transmise par le discours populaire, la légende ne meurt pas. Elle s'embellit et grandit constamment avec le temps. Elle est éternelle et toujours renouvelée. Elle garde le souvenir d'une histoire vivante abreuvée inlassablement de merveilleux.



- *Les violoneux ont toujours fasciné les plus jeunes*
- *Golf du Manoir Richelieu à ses débuts*
- *Chaque paroisse était très fier de son équipe de hockey*

Des personnalités charlevoisiennes

Charlevoix a vu naître en son sein des personnalités qui ont marqué l'histoire nationale. D'autres encore sont venues vivre ici et leurs noms restent associés à la région. Cette énumération de noms serait longue et peut-être fastidieuse. Nous ne retiendrons donc que trois noms parmi les plus célèbres de ces grands et grandes de Charlevoix.

Laure Conan (1845-1924)

Né à La Malbaie en 1845, Félicité Angers adopte le pseudonyme de Laure Conan pour signer son oeuvre littéraire. Première femme de lettres du Canada-français, Laure Conan publie des oeuvres connues dont *L'Oublié*, *À l'oeuvre* et à *l'épreuve*, *Physionomie de Saints* parmi de nombreux autres titres. Pourtant son roman psychologique *Angéline de Montbrun* s'impose sans doute comme son travail le plus achevé. Laure Conan possède une personnalité discrète et sa vie personnelle nous reste assez peu connue. L'on sait toutefois qu'elle possédait de grandes convictions religieuses. Les gens de Charlevoix notèrent souvent l'excentricité vestimentaire de Laure Conan. Célibataire dont les préoccupations intellectuelles étonnaient à l'époque, Laure Conan fut l'exemple même d'une femme autonome et ce, bien avant que ce soit courant. Elle meurt à La Malbaie en 1924.





Flavien Boily dit Le Ramancheur

Laure Gaudreault (1890-1975)

Née dans le secteur de Sinigolle tout près de Clermont en 1890, Laure Gaudreault fut une syndicaliste marquante. Institutrice rurale durant de nombreuses années, elle choisit d'entreprendre une lutte épique avec le gouvernement en vue d'améliorer les conditions de vie dans le milieu de l'enseignement. Elle fonda le 2 novembre 1936 à La Malbaie, l'Association catholique des institutrices rurales (A.C.I.R.). Ce syndicat s'impose ainsi comme l'ancêtre de l'actuelle Centrale des enseignantes et enseignantes du Québec. Les acquis obtenus par Laure Gaudreault sont étonnants. Un exemple saura convaincre: en 1959 le salaire minimum légal des enseignants et enseignantes passe de 600\$/an à 1500\$/an! Doté d'un tempérament énergique, Laure Gaudreault n'hésite pas à affronter le redoutable premier ministre provincial Maurice Duplessis à de nombreuses reprises. Elle fonde aussi après sa retraite, l'Association des enseignants retraités en 1961. Elle meurt à Clermont en 1975.

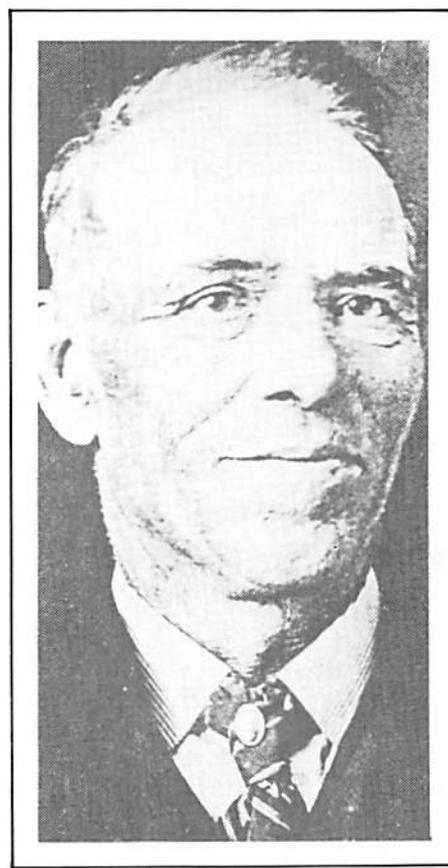
Mgr Félix-Antoine Savard (1895-1982)

Bien que natif de Chicoutimi en 1895, Mgr Félix-Antoine Savard marque profondément l'histoire de Charlevoix. C'est en 1927 qu'il viendra habiter dans la région

à titre de vicaire de Sainte-Agnès. Cette entrée providentielle au pays de ses ancêtres lui inspirera une oeuvre littéraire de grande valeur. Il devient successivement vicaire à La Malbaie puis curé-fondateur de la paroisse de Clermont. C'est là, proche des gens de la forêt, qu'il écrira les pages magnifiques de son célèbre *Menaud maître-draveur* qui sera publié pour la première fois à Québec en 1937. Ce livre apportera la célébrité à son auteur. Mgr Savard publiera aussi *L'abatis*, *Le barchois*, *La minuit*, *La dalle des Morts* entre autres titres. Devenu professeur de littérature à l'Université Laval, Mgr Savard reste proche des gens de Charlevoix par ses recherches sur la tradition orale régionale. Il fonde aussi la Papeterie Saint-Gilles de Saint-Joseph-de-la-Rive qui se spécialise dans la fabrication de papier chiné. Mgr Savard passe une retraite heureuse dans sa maison de Saint-Joseph-de-la-Rive. Il meurt à Québec en 1982.

Charlevoix et ses gens

Ce pays de Charlevoix est peuplé de gens bien enracinés. Les Tremblay, Simard, Gagné, Côté et autres originent d'ancêtres établis pour la plupart sous le régime français dans le secteur de Baie-Saint-Paul. Un bon nombre d'entre eux émigrent vers La Malbaie lors de l'ouverture des seigneuries de Murray Bay et Mount Murray par les seigneurs John Nairne et Malcolm Fraser après la conquête anglaise (1759). Outre ce vieux fond français, les apports de popu-



Alexis Lapointe dit Le Trotteur

lations extérieures à la région sont peu nombreux. Il faut noter quelques éléments écossais tels que Warren, Blackburn et McNicoll, une famille d'ascendance allemande (Les Bhérier) et une autre de sou-

Louis Simard dit L'Aveugle





Laure Conan

che américaine (Les Otis). Mais il s'agit en quelque sorte d'exception. La population de Charlevoix est plutôt stable et si des mouvements migratoires s'y produisent c'est presque toujours pour provoquer une immigration à l'extérieur du territoire.

C'est que la vie quotidienne n'a rien de très facile en Charlevoix. La terre est difficile à cultiver et les familles sont nombreuses. Il faut morceler le bien familial pour établir ses fils. Malheureusement, les terres de roches produisent peu et ne sont pas assez nombreuses pour retenir une jeunesse soucieuse d'améliorer son sort et attirée par les grandes villes. Il y a de plus les épidémies de maladies infectieuses telles la picote au XXe siècle. Les produits du sol sont parfois frappés par la destruction tel ce mystérieux mal de la patate vers 1820-1830; par des oiseaux comme la tourte qui saccage les récoltes à l'Île aux Coudres vers 1840 ou par des grandes sécheresses qui étouffent la terre. Il faut alors prendre son courage à deux mains et persévérer en dépit de la tourmente. Ce pays est fait de défis sans nombre qui influencent constamment la vie quotidienne.

Charlevoix compte aussi une tradition d'engagement sur le plan syndical. Les gens d'ici fondent parmi les plus anciens syndicats du Québec. Le fondateur du syndicalisme catholique Mgr Eugène Lapointe est d'ailleurs né dans Charlevoix. Il faut rappeler aussi l'oeuvre de Laure Gaudreault dans le syndicalisme enseignant. Notons spécifiquement le syndicat des travailleurs du papier de Clermont

fondé entre autre par Lucien Gaudreault et Mgr Félix-Antoine Savard en 1935. Les charlevoisiens sont travailleurs et fiers d'obtenir des conditions de vie qui leur permettent d'envisager une existence plus heureuse. Leurs convictions et leurs engagements ont favorisé ici l'émergence d'une société avant-gardiste préoccupée de justice sociale dont l'impact a rejailli sur l'histoire des relations de travail du Québec tout entier.

L'éducation prend une place signifiante dans la vie des gens de Charlevoix. Plusieurs se rappelleront seulement l'image bucolique de l'école de rang et de l'institutrice rurale. Pourtant des communautés religieuses font aussi une oeuvre d'éducation exemplaire dans le milieu. Dès la décennie 1840, les Soeurs de la Congrégation Notre-Dame établissent un couvent à Baie-Saint-Paul pour les jeunes filles. Au



Laure Gaudreault

20e siècle, les Frères Maristes enseignent aux garçons de La Malbaie et de Baie-Saint-Paul. Dès 1876, les Soeurs de la Charité de Québec offrent un enseignement de qualité aux filles de La Malbaie. Ce travail d'éducation est aujourd'hui remplacé par un système financé par l'état. Pourtant ceux qui se souviennent du mode d'éducation d'hier en parlent presque toujours comme d'une époque privilégiée.

L'histoire ne retient trop souvent que les noms de quelques grands personnages. Pourtant, l'histoire de Charlevoix s'est bâtie grâce à des hommes et des femmes anonymes qu'il convient d'évoquer. Leur courage parle encore à notre coeur. Leur esprit de foi nous émeut toujours. Il n'est pas d'histoire régionale sans la participation de ce peuple travailleur qui constitue l'âme de Charlevoix. Il importe de lui rendre

hommage en respectant les acquis que ces ancêtres nous ont légués.

Charlevoix aujourd'hui

Devenue Réserve mondiale de la Biosphère en 1988 tel que décrété par l'Unesco, la région de Charlevoix possède désormais une envergure internationale. Sa vocation première l'amène ainsi à préserver une nature unique où les humains, la flore et la faune, les paysages maritimes, terrestres et forestiers se marient dans un grand dessein écologique dont la portée amplifie encore la réputation déjà enviable de Charlevoix.

Ce projet doit se vivre en lien avec le grand défi d'une région touristique qui accueille des visiteurs nombreux. Il faudra continuer de recevoir ici des gens venus de partout. Ils viendront en Charlevoix pour trouver l'apaisement d'une nature préservée du bouillonnement urbain. Les gens de Charlevoix doivent ainsi se faire vigilants et refuser toutes les menaces possibles aux beautés de Charlevoix. Ils ne peuvent se permettre de laisser diluer leur héritage par une volonté économique trop orientée vers le progrès à tout prix. Leur principale richesse reste encore cet environnement magnifique qui les entoure. Leur devoir est de le préserver envers et contre tous.

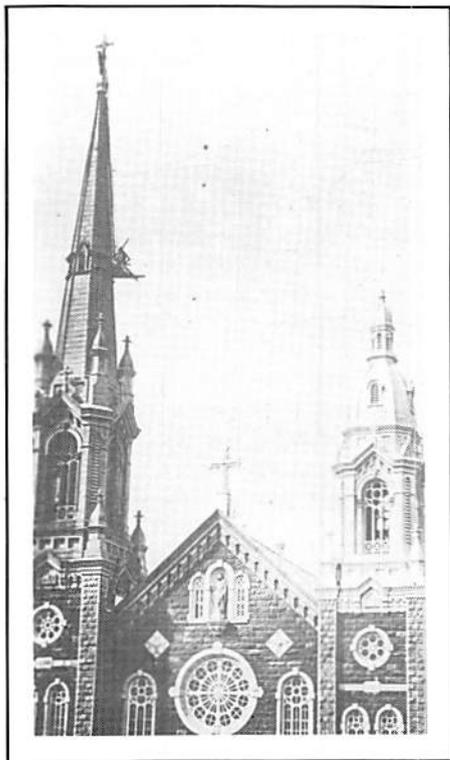
Aujourd'hui comme hier, il s'impose de regarder Charlevoix avec ses yeux et avec son coeur. Pays d'images et d'amour, la terre charlevoisienne colle à la mémoire de tous ceux et celles qui la visitent ou y habitent. Son avenir dépend de nous tous. Nous le garantissons si nous continuons de jeter un regard d'amour sur cette terre charlevoisienne qui constitue une région si spécifique du pays québécois.

Mgr Félix-Antoine Savard



Su l'bord du vieux poêle

(propos recueillis par Jean-Pierre Bouchard)



L'église de la Baie Saint-Paul en 1936 au moment des travaux de peinture. Noter la présence de François-Xavier Cimon (1856-1941) près de la croix.

Oussé qui sont ceusses qui parlent encor l'bon vieux français? Y'en a pu guère. Ben craire, avec la radio pis la tévé, tout l'monde parle mal pareil. Ancienn'ment (racontait Clovis Bouchard, 1899-1990) on s'ramassait l'souèr dans une maison du rang, pi là y avait dé bons raconteux d'histouères. Dé fois c'était dé passants ou ben dé quèteux. Y contaient dé s'histouères qui finissaient pu. Le monde restait là à l'écouter pendant dé s'heures, dans nott' langue de par icitte.

Fume, fume, pars pas tou'suite! Je vas te'raconter quand j'ai perdu ma dernier' dent, ça fait un bout d'temps de t'ça.

J'avais mal à un cro(c) qui m'restait, ça fait qu'un dimanche que j'étais icitte en bas, après la grand'messe, j'arrett su l'doc-

teur Dufour. L'as-tu connu, toé, l'doctor Dufour? Touit une pièce d'homme. Y'm me r'garde ça, pi y'm dit: «Cé pas beau, cé tout pourri». Là y sort son davier de l'armoère, y m'accroche la dent, pi hhan! Y m'avait quasiment arraché la mâchoère avec, tu sé! Dans c'temps-là, y avait pas de gelage, ça s'fesai à fret. J'lé ai touit' par-dues d'même, pi j'en su pas mort!

Y avait dé ben bons hommes par icitte dans c'temps-là. Dés'hommes forts, dépareillés. T'a pas connu ça toé, l'bonhomme Isidore. C'tait tout un homme. Y disent qu'un bon jour, lés'hommes radouaient l'chemin de la Pointe, à St-Urbain, pi y'avait déterré une grosse roche ronde en plein milieu du ch'min: ça s'pogne mal ça, mon p'tit gars! Y'avait pas été capables d'la grouiller, pi y'était cinq'hommes; ça fait qui vont diner. V'là l'bonhomme Isidore qui passe par là, y'avait été sacqué de son ouvrage, pi y décide de leu jouer un tour: Y sort la roche tu'seul, pi y'a met su l'côté du ch'min. Quantt nos gars arviennent après dîner, avec dé madriers pour la «praguer», y s'demandaient ben qui cé qui'avait fé ça? Parsonne l'avait vu fére, mé y'avait 'ienque lui pour fére ça dans l'rang. Cé ça qui ont dit! Tu croé ti ça, toé?

Y'en avait dé s'homme forts dans l'ancien temps. Mon père racontait qu'y en avait un que l'monde appelait «Boul'vaignaine». Moé, je l'ai pas connu, mai y paraît que c'était pas un gros homme. Pi y aimait pas ça se fére app'ler d'même. Un bon jour qui passait à pied dans l'rang, y'a t'y pas un homme qui s'met à l'étriver, pi à y crier s'nom-là. Y l'avait déjà averti: y se r'tourne de bord, y'y donne ienqu'une claque, pi y l'tue raide!

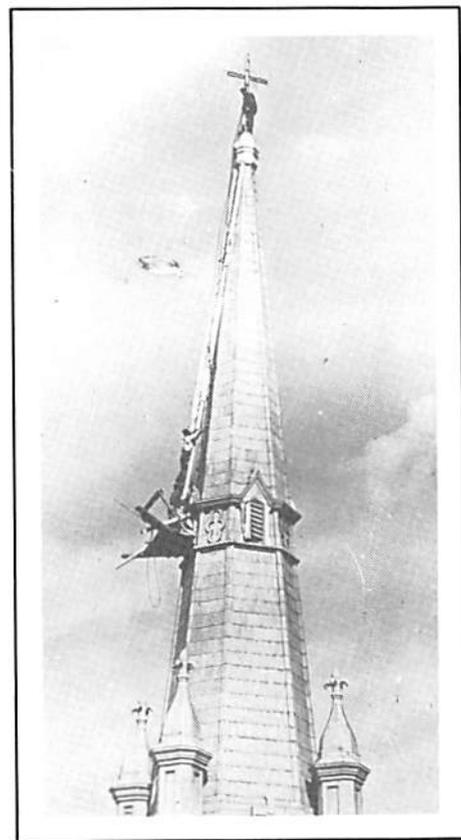
Pars pas tu'suite, charge, charge ta pipe, fume encor! Ou ben t'aimerais pas mieux un p'tit nanan?

T'as-ti entendu parler du père Cimon qui était monté peindre la croix su l'clocher d'l'église? Y'était pas peureux. Y'en avait d'aut'es qui étaient pas peureux non plu, mé parsonn' pour monter là sans câb'e. Y'était pu jeune, l'bonhomme', mé y décide

de g'aller. Mé y paraît qui'avait eu peùrr c'ta fois-là! Y'en avait un qui s'était tué c't'année là en tombant en bas du toit d'l'église. Cé grosses bâtisses là, cé pas dé hauteur(s) ordinaires.

Pi y'avait des hommes vites, aussi. T'as entendu parler d'Alexis l'trotteur. Y courait en gros manteau d'hiver contr' un ch'val, pi y gagnait à tou'coup. Moé, j'l'ai vu 'ienqu'une fois. Y'é mort su le ch'min d'fer, écrasé par le train. Y'était vite, mé pas fin fin. En tou'cas, y'a fett parler d'lui pareil!

Tu pars déjà - rest' don souper.... Ben, cé correct, tu r'viendras d'abord - on va dire à la r'voyure!



Plan rapproché du même événement. On voit le «père Cimon» alors âgé de 80 ans, au sommet du clocher, et plus bas Freddo Simard qui lui sert de «helper».

Premier dans son genre

Éloi Tremblay (1846-1891)

par Jean-Paul-Médéric Tremblay

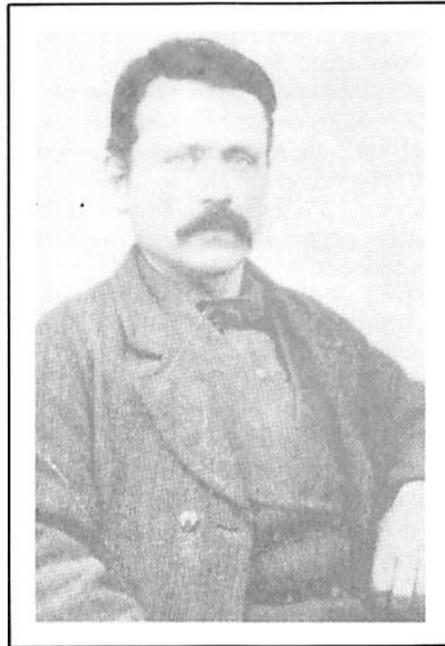
Est-ce courir un trop grand risque d'aller quérir en métaphysique l'amorce d'un discours à d'honnêtes gens? Peut-être ne convient-il pas toujours d'avouer ses sources. Il ne s'agit pourtant que de philosophie première et la philosophie, ce n'est rien autre chose que la science du sens commun. Qu'on se rassure donc: cet axiome de métaphysique à prendre pour point de départ, il émane du plus simple bon sens, on peut l'entendre énoncer sur les places publiques, il a valeur de proverbe. Le voici: «Qui est premier dans un genre, celui-là est vraiment une sommité».¹

Qu'est-ce à dire? Ne faisons, pour s'y retrouver, qu'un bref retour à l'étymologie de nos vocables français. En latin, le mot «commencement» peut tout aussi bien se rendre par «principium» que «princeps», c'est-à-dire «principe» et «prince». Il n'en faut pas davantage pour établir le fondement de la communication qui va suivre.

Elle relève d'un ordre bien concret, tenant à la fois de l'histoire et d'une toute proche prospective. Laissons donc les régions éthérées des idées, encore trop brumeuses pour certains: reprenons pied sur terre, au beau milieu de réalités plus familières au commun des mortels.

Dans l'église paroissiale de la Baie Saint-Paul, le 30 mai 1891, avaient lieu les obsèques d'un Tremblay que rien ne semble avoir distingué de ses contemporains, sinon, en plein mitan de sa vie, une mort foudroyante qui a jeté la consternation parmi les siens. Dans son acte de sépulture, on relève qu'Éloi Tremblay est décédé à l'âge de quarante-cinq ans, qu'il était menuisier-charron de son métier. Il laisse une veuve du nom de Victoria Bouchard et plusieurs enfants, dont l'aîné Joseph appose sa signature à côté de trois de ses oncles, frères du défunt: l'abbé Amédée-Médéric Tremblay, alors curé de Saint-Irénée, Ovide et Ernest Tremblay. A la suite de quelques autres signatures, celle du célébrant, l'abbé Ambroise Fafard, curé de la Baie Saint-Paul.

Homme de condition ordinaire et même modeste, tel a été Éloi Tremblay, tout autant sur le plan du métier que de la famille. Fils de meunier,² apprenti-menuisier à l'île d'Orléans pendant ses années de jeunesse, il avait ouvert depuis peu sa boutique à la Baie Saint-Paul quand une compagnie minière, la Canadian Titanic, entreprit d'exploiter des gisements d'ilménite sur les terres du Séminaire de Québec, près du village de Saint-Urbain.³ La boutique d'Éloi Tremblay bourdonna d'activités, dès lors que furent requis des charriots pour convoier le minéral jusqu'au fleuve sur un tronçon de voie ferrée aménagée à cet effet. Mais le menuisier-charron subit le dur contre-coup



Éloi Tremblay

de la fermeture des chantiers en 1876 et finissait à peine de s'en relever, quand la mort le frappa quinze ans plus tard.

Il avait convolé en justes noces en 1868 en épousant une fille des Éboulements, dont le grand-père, Isidore Lévesque, signa à titre de notaire près de six mille actes entre 1806 et 1854.⁴ Victoria Bouchard devenait veuve à quarante-huit ans, sans ressources après la fermeture de la boutique et ne pouvant compter que sur l'appui

de son fils aîné qui n'avait pas vingt ans. Ce dernier fut donc obligé de couper court à des études classiques au Séminaire de Chicoutimi alors qu'il terminait son année de rhétorique.

Ainsi s'explique que la mère avec ses quatre garçons et sa fillette se retrouvait quelques années plus tard en Nouvelle-Angleterre où l'avait attirée son frère Clovis qui s'était chargé de trouver du travail pour son neveu Joe. Un seul des fils d'Éloi, Médéric, devait revenir à la Baie Saint-Paul, s'y marier, tenir un magasin général et élever une famille de douze enfants.⁵

S'il n'y avait à souligner que ces faits, il faudrait convenir que rien, en tout cela, ne diffère beaucoup de ce que fut la trame de vie de bien des familles de Charlevoix à cette époque plutôt besogneuse. Est-il possible de relever autre chose qui distinguerait Éloi Tremblay parmi ses pairs?

Sans doute ne suffit-il pas d'évoquer le régime de ces boutiques et magasins d'alors, lieu de rendez-vous des fumeurs, flâneurs et hableurs du terroir? Éloi Tremblay, lui aussi, devait fort souvent travailler au milieu des pipes et potins fusant à qui mieux mieux. C'est ici que perce vraiment le mystère d'un certain prestige se dégageant de sa personnalité. Maître en sa boutique, Éloi-à-Petit Éloi⁶ jouit d'une autorité supplémentaire parce que, d'abord, seul dans son milieu avec le médecin en poste, il est abonné à un journal qu'il lit assidûment. De ce fait, il n'y a pas à s'étonner qu'amis et voisins, le tiennent pour une source d'information sans pareille et pour un témoin autorisé de ce qui se passe par-delà les montagnes de leur patelin.

Il y a plus encore. Les habitués de la boutique d'Éloi n'ignoraient pas, même si le menuisier-charron se montrait plutôt laconique sur ce point, que leur ami s'adonnait à des activités dépassant la frontière de son métier: que, de nuit, il lui arrivait d'entreprendre ce qu'il faut bien appeler des oeuvres d'art, sculptant le bois et produisant statuette, buste de Bonaparte, ou mieux encore, s'attaquant à un robuste tronc de pin rouge pour en faire sortir, grandeur nature, le corpus du Christ crucifié. Cela ne s'était jamais vu dans ces parages.

Plus d'un siècle s'est écoulé depuis le temps où la boutique d'Éloi Tremblay, de nuit comme de jour, était remplie d'activités, de rumeurs et de bricolages. À la Baie Saint-Paul comme partout ailleurs, beaucoup de choses ont changé. Toutefois, à qui sait bien voir, un filon original, apparu imperceptiblement dans son histoire, n'a cessé de se faire jour, de prendre du volume et de s'affirmer avec un certain éclat, au point de passer maintenant pour la marque distinctive du milieu. À cette allusion, tout le monde comprend qu'on veut parler d'une tradition artistique, pour l'heure en plein épanouissement à la Baie Saint-Paul et cette facile identification constitue déjà une preuve qu'on a touché juste. La formule bien connue «Baie Saint-Paul, paradis des artistes», que tout Charlevoix ne demande pas mieux que d'ajuster à sa taille, s'affiche ici pour confirmer ce fait.

De temps immémorial, à la Baie Saint-Paul comme dans toutes les campagnes de chez nous, l'artisanat domestique a sollicité les talents des hommes autant que des femmes. Aux époques où l'industrie et la production en série n'avaient pas encore cours, c'est le besoin plutôt que le loisir qui incitait le génie inventif à fabriquer à même le bois, la laine ou le lin de menues oeuvres, dont certaines, par leur qualité, atteignaient au niveau du chef-d'oeuvre. Peinture naïve, taille du bois, tissage et broderie de toute fantaisie ont fleuri dans les maisons d'autrefois, comme au printemps les prairies s'émaillent de mille couleurs.

Comment cela a-t-il commencé? Rien de moins facile à discerner. Tout au plus convient-il de supposer que les immigrants venus de France au XVIIe siècle, peu chargés de hardes et d'ustensiles, ont emporté au bout de leurs doigts le savoir-faire et les traditions d'art du vieux pays. On cerne de plus près les arcanes originels en reconnaissant aux filles de Marguerite Bourgeoise, arrivées à la Baie Saint-Paul en 1848, le mérite d'avoir initié les femmes aux pratiques des arts ménagers.

Mais le mystère persiste. Par ailleurs, s'il faut en croire le paléontologiste Teilhard de Chardin, les commencements, celui du monde y compris, échappent à toute observation et au plus subtil éclaircissement. Dans la lignée d'évolution où de nouvelles espèces apparaissent, il y a toujours un «chaînon manquant». En d'autres termes, lorsqu'il s'agit de remonter le temps en vue de relever les diverses phases d'un développement, il faut maintenant opérer un partage en deux grandes périodes: la préhistoire et l'histoire, la première



Photographie de l'oeuvre d'Éloi Tremblay dans l'oratoire de Baie-Saint-Paul

couvrant la vaste durée où il n'est pas possible de signaler aucun événement particulier exactement repérable, aucune date précise, aucun agent personifié. On ne peut à proprement parler d'histoire que si enfin se découvre, à la faveur d'un document authentique, quelque geste à mettre au compte d'un individu bien identifiable, ayant vécu à une époque et dans un lieu dont on peut connaître précisément les coordonnées.

Il n'en va pas autrement au sujet de la tradition des arts populaires à la Baie Saint-Paul. Elle comporte sa préhistoire avec ses obscurités. Mais s'il s'agit de savoir comment et quand débute son histoire, est-on en mesure de produire quelque document ou monument qui établisse qu'à telle date, dans des conditions relativement connues, tel homme a posé un geste de portée initiale?

Les études sur ce sujet se font encore rares et tâtonnantes. Mérite toutefois d'être citée, en raison de sa riche documentation, la monographie publiée par le Musée des Beaux Arts de Montréal sous le titre *Images de Charlevoix (1784-1950)*, en faisant observer qu'on y parle que de peinture et qu'on y fait surtout état d'artistes venant de l'extérieur de la région.⁷

Dans un souci de nous en tenir d'une part dans le cadre plus restreint de la Baie Saint-Paul et, d'autre part, d'élargir le champ d'observation à d'autres productions artistiques que la seule peinture, il apparaît que la Baie Saint-Paul doit prendre conscience qu'elle tient dans son patrimoine artistique une oeuvre déjà cente-

naire, fort bien conservée, à mettre au crédit d'un artisan amateur du lieu. Il s'agit, on le devine, de cet Éloi Tremblay décédé en mai 1891, qui a laissé, sculpté sur bois de pin rouge, un imposant corpus du Christ en croix.

Ainsi débute, de toute évidence, une histoire de la tradition artistique à la Baie Saint-Paul. Jamais encore n'a été mise à jour quelque autre oeuvre d'art plus ancienne, mieux identifiée, d'un aussi beau volume, dont l'auteur soit si bien connu. Chronologiquement, au plan où il s'est exprimé, Éloi Tremblay semble bien être «le premier dans son genre», selon l'axiome cité au début de notre communication.

Depuis 1950, le crucifix sculpté par Éloi Tremblay est revenu dans la famille de l'artiste amateur.⁸ Pièce patrimoniale par excellence, il s'érige au centre d'un oratoire privé où les messes dominicales rallient périodiquement, en vacances estivales, ceux qui entendent toujours la sonnerie de la foi et de la fidélité. Il a fallu auparavant procéder à une récupération en plusieurs phases, pour assurer la sauvegarde d'une oeuvre aussi précieuse, que son auteur avait lui-même cédée à de pieuses gens d'un village voisin. Là, pendant plus d'un demi siècle, il avait été gardé dans son intégrité originelle par la piété presque mystique d'une célibataire que tous appelaient Tante Laine.

Situation déjà fort précaire, à laquelle ont succédé des conditions encore plus périlleuses quand, après avoir passé quelques années parmi les rebuts d'une pauvre remise, le crucifix a été érigé en croix de chemin pour une dévotion de plein air.⁹ Et il faudra y mettre encore une vingtaine d'années d'établissements plus ou moins provisoires avant qu'un abri convenable puisse être trouvé pour un tel dépôt.¹⁰ Encore est-il toujours exposé aux périls du vandalisme et de l'incendie. Vienne au plus tôt l'heureuse conjoncture qui fixera en toute sécurité le sort de cet artefact qui n'a pas de prix en l'occurrence.¹¹

Il est d'ores et déjà assuré que le dépositaire actuellement responsable de l'oeuvre d'Éloi Tremblay entend bien pourvoir à ce qu'il faut faire pour signaler le centenaire de la mort du maître-menuisier sculpteur.

Ainsi non seulement l'oeuvre d'Éloi

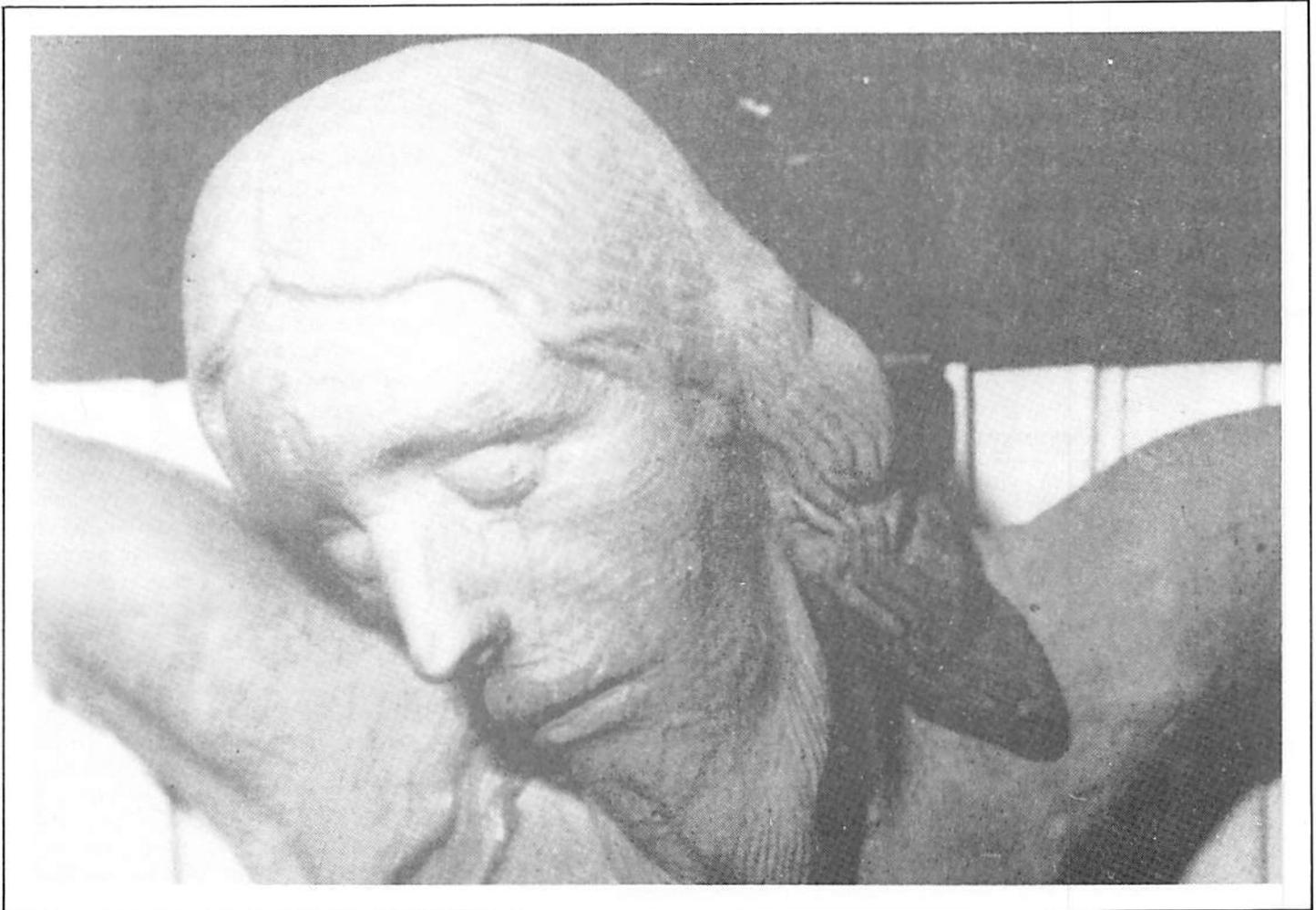
Tremblay trouvera occasion de réintégrer la place qui lui revient de droit au début d'une histoire de la tradition des arts populaires à la Baie Saint-Paul, mais à Éloi Tremblay lui-même sera enfin reconnu, à titre de «premier dans son genre», le renom de compter parmi les sommités de son terroir.

1. «In his quae sunt per se ordinata oportet id quod est primum esse maximum», ce qui peut littéralement se traduire ainsi: «Dans les choses qui sont du même ordre, ce qui vient en premier doit être considéré comme un maximum». St Thomas d'Aquin, Somme théologique, IIa-IIae, p. 163, art. 4, ad. 3.
2. Fils d'Éloi Tremblay et de Salomé Simard, détenteurs d'une terre dans le rang Saint-Laurent, à la Baie Saint-Paul. Cet Éloi était connu sous le surnom de Petit-Éloi, présomptivement parce qu'il était corpulent et de courte taille. Ce qui est certain, c'est qu'il exerça les fonctions de meunier au Moulin Gariépy, dont le bâtiment existe toujours près du Bras nord-ouest de la rivière du Gouffre.

3. Informations tirées de l'ouvrage de Léo Simard, La petite histoire de Charlevoix, Club Lions, La Malbaie, 1987, pp. 200-208.
4. Frère Eloi-Cérard, mariste, Inventaire des contrats de mariage au Greffe de Charlevoix, Société historique du Saguenay, no 8, La Malbaie, 1943.
5. Victoria Bouchard revint, elle aussi, à la Baie Saint-Paul, où elle décéda à l'âge de 82 ans. Elle demeurait avec son fils Arthur et sa femme Victoria Fontaine. Ces derniers retournèrent vivre à Fall River, Mass., mais après le décès de son épouse, Arthur s'en vint définitivement demeurer à la Baie Saint-Paul où il décéda à l'âge de 95 ans en 1973.
6. Ainsi qu'il a été indiqué, le père étant familièrement appelé Petit-Éloi, rien d'étonnant que le fils ait hérité du surnom Eloi-à-Petit Eloi.
7. Images de Charlevoix, Musée des Beaux Arts de Montréal, 1982. Les peintres populaires de Charlevoix, article de François Tremblay et Richard Dubé, pp. 88-98.
8. Pour une relation plus exhaustive des péripéties du crucifix, voir notre ouvrage Chrétiens autrement, chez Bellarmin, Montréal, 1983, le chapitre intitulé Le Christ récupéré, pp. 18-28.

9. Cette croix de chemin est signalée dans l'étude folklorique de Marthe Hogue Un trésor dans la montagne, publiée vers 1950, sur le témoignage de Jean Palardy. On en relève une autre signalisation par John Porter et Léopold Désy dans Calvaires et croix de chemin, collection ethnologie québécoise, cahier III, Cahiers du Québec, Hurtubise, HMH, 1983.
10. L'auteur a largement profité, pour apprécier la valeur du Christ d'Éloi Tremblay, du bel ouvrage du père Paul Doncoeur, s.j. Le Christ dans l'art français, chez Plon, Paris, 1939.
11. En 1983, à l'occasion d'un concours littéraire, l'auteur a composé une nouvelle sous le thème de l'expérience artistique d'Éloi Tremblay passant ses nuits à sculpter un corpus du Crucifié, après ses journées de menuiserie; il reconnaît qu'à travers des données historiques se mêlent des «jointures» de sa propre confection. Cela s'intitule Le siècle d'Éloi, avec pour sous-titre Nuits d'atelier, Québec 1980, il a eu la surprise de mettre la main sur un roman qui venait de paraître à Paris (Editions Nouvelle Cité), dont l'auteur traitait le même thème à quelques détails près: Sur le chemin de Compostelle, Les dires de Rubio, par Guy Dutey, pp. 69-75.

Christ mourant d'Éloi Tremblay démontrant la recherche du détail





Écho de la Forêt



Arthur Leblanc à la Northern (automne 1937, hiver 1938)

L'amélioration de la route en forêt par Tibé Asselin pour Donohue, (conf. *Revue Charlevoix*, no 10) donna à Arthur Leblanc de Baie-Saint-Paul, le goût de contracter la coupe et le charroyage d'environ 6500 cordes de bois à pulpe de la «Northern».

La route gravellée du petit Parc des Laurentides menant de Saint-Urbain à Chicoutimi passait à quelques encablures du chantier et celle de Donohue traversait la petite Cruche dont le niveau d'eau très bas avait dégagé une ancienne cabane de castors.

Quelle merveille que cette cabane, avec son entrée ronde au centre, sous le niveau de l'eau et l'empreinte moulée dans la glaise de huit corps qui l'avaient habitée. On dit que le castor se couche en laissant sa queue pendre par le trou circulaire et s'assurer ainsi du niveau d'eau de son domaine. Les petits architectes avaient donc déménagé, mais les «épinettes» de la Northern ressemblaient en tous points à

celles de Asselin et Boulianne à l'Ursule et de Georges et Sylvio Lajoie à Berly.

Inutile de mentionner que les contracteurs employaient leurs hommes connus, attirés comme bons coupeurs de «pitoune». Pour A. Leblanc on rencontrait les Bradet, Vandal, Lajoie, Simard, tandis que chez Lajoie et Fils on notait les Girard, Bilodeau, Bouchard, Gauthier.

Asselin et Boulianne embauchaient les Dassylva, Brisson, Savard, Ratté, Tremblay et Mailloux, tous originaires du grand Charlevoix Est et Ouest. Ils étaient cultivateurs, menuisiers, artisans ou jardiniers, mais tous savaient manier le «sciote», le limer, le calibrer (wrecker gauge). Ils connaissaient également l'art de conduire un cheval, de le ferrer, de le bouchonner. J'ai connu leur fierté du travail bien fait pour faciliter la tâche des mesureurs et de leurs assistants.

J.M. Lacombe, Paul Chaperon, Euclide (bean) Boies, R. Brassard et Arthème Bélan-

ger notaient sur leurs fiches le nombre de billots de plus de 4 pouces recensés par les Gérard Lapointe, A. Tremblay ou François Lajoie.

En dehors de leur travail sérieux (le salaire du bûcheron en dépendait), à quoi bon vous raconter que J.-Marie et Paul n'aimaient pas rencontrer les petits ours dans les sentiers menant aux latrines (ils aimaient les ours mais craignaient leur mère). Pourquoi vous dire qu'Euclide me demandait un bon «Pain Killer» alors que Francis fuyait les usagers du tabac «Navy Cut!» (il en avait reçu des effluves près d'un oeil) tandis que Gérard en riait de plaisir.

Le contracteur avait fait ériger un bon camp-cuisine, combiné avec un camp pour ses hommes (voir photo). Ed Debrandt, belge authentique, régnait en maître en ce domaine et fabriquait un pain doré et des tartes d'un feuilleté royal dont le fumet n'a point d'égal dans les restaurants que l'on dit huppés.

Charroyage du bois avec le tracteur en 1938



M. Leblanc «cotoya» son grand chemin et la remontée, puis débuta le coupage qui devait durer de septembre à décembre, ayant employé quelques 125 hommes dont 50 en permanence. Dans tout chantier, il faut compter sur un groupe qui coupe de 40 ou 50 cordes et descend en ville tandis qu'un autre groupe monte en remplacement. C'est le mouvement immuable du pendule. Puis la manne blanche était survenue, du pied des Monts à la Northern, assez épaisse pour que les «teams» (traîneaux) puissent charroyer à la rivière, grelottante, frissonnante et ayant déjà endossé son manteau de glace. Il fallait voir alors le maître-charretier, Arthur Bradet, tenir fièrement les guides de ses «pommelés» (1500 livres de muscles chacun), attelés en double, descendre de la montagne chargés de 4 cordes de pitoune de 5 pieds et pousser un «Woo» triomphal sur la jetée. Arthur Bradet était maréchal-ferrant de l'écurie et quasi «docteur ès che-

vaux» avec sa panoplie de remèdes, incluant la «tourmentine» (térébentine) savamment diluée pour frictionner les reins, panser les pattes cramponnées et guérir les poitrails que le collier avait blessés. Garçon Lajoie conduisait son tracteur, attelé à trois traîneaux et descendait lui aussi la montagne avec 9 cordes par voyage à la jetée (voir photo). Ce premier charroyage par tracteur fut un succès et Arthur Leblanc en fut le précurseur, grâce à sa machine inventée pour tracer un sillon dans les cotoyages.

Nous avons reçu la mémorable visite des patrons Donohue, accompagnés de MM. J.O. Duguay, gérant général, McCracken de la section forestière et ces messieurs avaient eu droit au festin préparé par notre belge de cuisinier, épanoui ce jour-là.

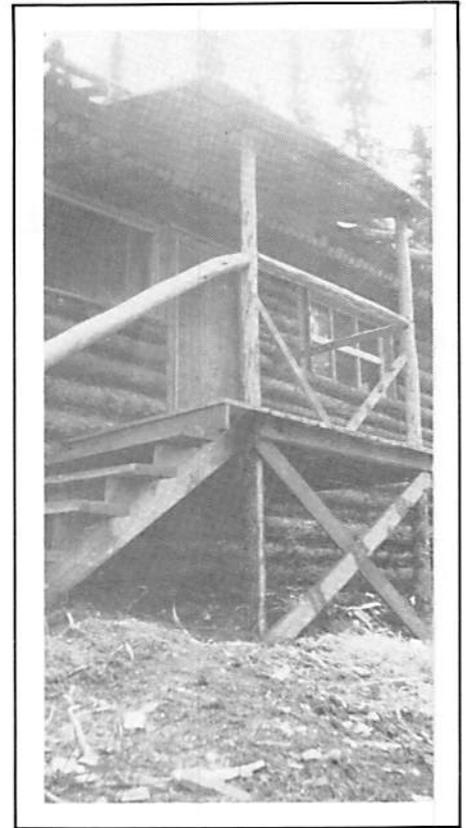
Début janvier, un tintamarre de jappements m'annonça la visite, toujours bienvenue, du Père Lorenzo Tremblay, Eudiste, couvert de frimas et la main droite abimée. Son chien de tête avait voulu manger la main qui voulait le caresser. Je fus obligé de lui panser trois doigts, lui laissant l'index et le pouce à découvert pour pouvoir distribuer la communion. Le Père con-

fessait et communiait tout ce monde que le commun des mortels croit amateur de jurons (sacrer comme un gars de chantier). C'est un mythe et Arthur Leblanc n'aurait pas toléré un tel langage.

Enfin les derniers sentiers (fourches) furent vidés de leur «pitoune» et par un clair matin de mars, tout le chantier se libéra. La Northern devint silencieuse et ses grands arbres semblaient tristes, courbés sous le poids de la récente neige mouillée.

«Edna», jument que M. McCracken m'avait confiée pour descendre en ville piaffait d'impatience. Arthur Leblanc et moi jetâmes un dernier regard à nos camps, encore chauds, et quittâmes, silencieux et peut-être émus cette Northern que nous ne devions plus revoir. Les cordes de bois entassées sur la jetée flotteront au mois d'avril, sous l'oeil d'aigle de Jos Boies et ses hommes, puis seront dravées, lorsque la rivière et ses affluents deviendront torrents, vers l'estacade de Donohue pour devenir pâte et papier.

Comment ne pas se rappeler ce souvenir d'un chantier de jadis, alors que nous entendions le souffle du Noroît mordre



Bureau de l'administration

Essouchage par le tracteur devant le camp des hommes et la cuisine



l'écorce des grandes «épinettes» et étions témoins de ces uniques clairs de lune, tintant de bleu pâle les clairières de bois coupé, tandis qu'une fumée chaleureuse enveloppait de ses volutes les camps endormis.

P.S. – Que Gérard L. (octobre l'a emporté) et Jean-Marie, Paul et Euclide me permettent de leur dédicacer ce pauvre article en hommage pour leur amitié sincère. Arthur Leblanc aurait sans doute aimé le lire!!! Son petit-fils, l'abbé R. Leblanc, peut le faire en son lieu et place.

Antoine Riverin
commis de camp

La Malbaie, novembre 1990



CHRONIQUE DU L i v r e

Peindre un pays. Charlevoix et ses peintres populaires

par Serge Gauthier

Ce splendide volume se présente comme un hommage à quelques-uns des peintres populaires les plus marquants de la région de Charlevoix. Toutefois, ce travail d'analyse demeure superficiel et est fortement teinté d'une optique faussement élitiste qui amoindrit nettement la portée historique et sociale de ce phénomène.

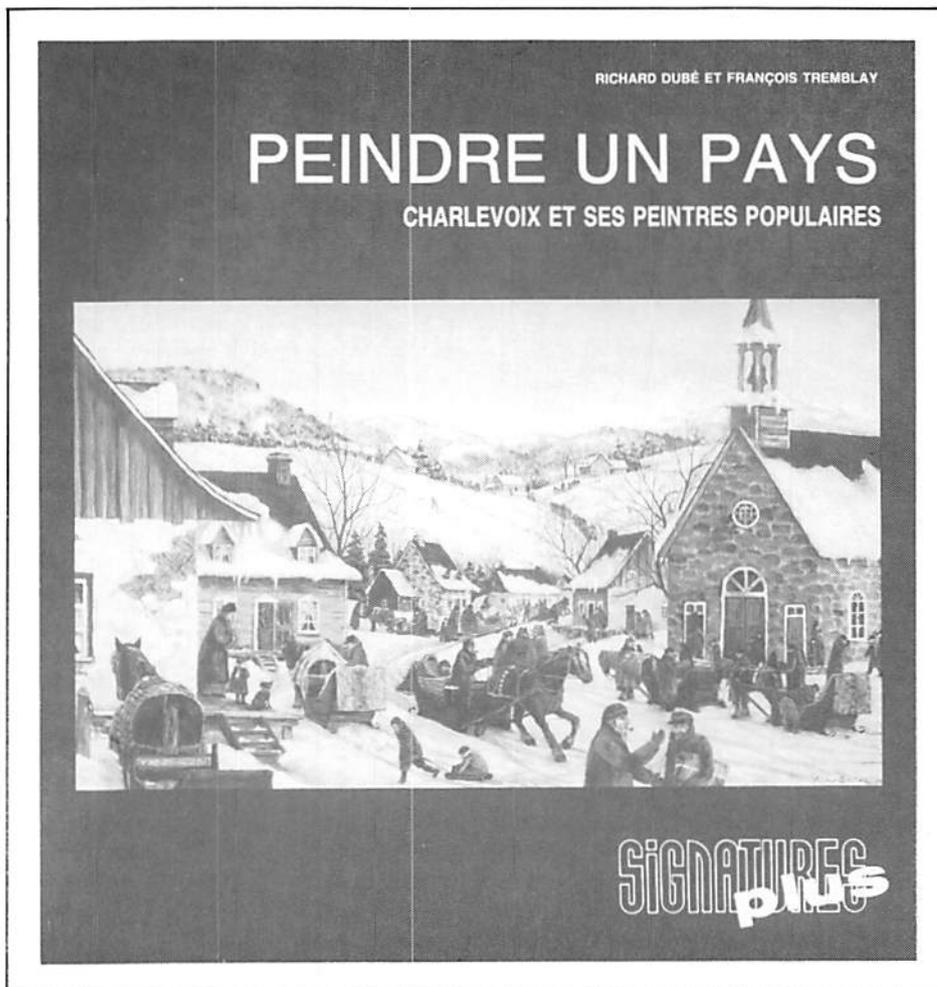
Il faut convenir que les auteurs entendent réaliser avec cet ouvrage un docu-

ment de synthèse. Il nous semble pourtant que ce fait ne les autorise pas à s'abstenir de situer historiquement les peintres populaires dans le contexte charlevoisien. Les références à ce sujet sont superficielles et naïves: «un peuple besogneux d'artisans, de fermiers, de marins...»; «l'histoire de ces gens se confond avec celle de ce coin de pays (sic)»; «Charlevoix, refuge à l'écart du modernisme dans la nostalgie d'un passé toujours vivant...». Ces expressions gratuites étonnent et ne sauraient en aucune façon dispenser les auteurs de porter une réflexion véritable sur le milieu charlevoisien.

Il ne faut donc pas se surprendre

qu'après cette entrée en matière, les auteurs se laissent volontairement guidés par leur respect total envers l'ethnologue Marius Barbeau et l'homme d'affaire William Coverdale pour cautionner sans aucune nuance leur travail de folklorisation de l'art et de l'artisanat charlevoisiens. Il faut chercher en vain dans leur texte ne serait-ce qu'un soupçon critique face à ces personnages qui ont littéralement vidé Charlevoix de la plupart des éléments marquants de sa culture matérielle. Cette attitude tristement méprisante dénote singulièrement un manque de rigueur des auteurs.

Bien sûr, l'importance mise par les auteurs sur l'oeuvre supposément si importante de Patrick Morgan laisse encore plus perplexes. Cet amateur d'art d'origine américaine a certainement eu une influence sur les peintres populaires de Charlevoix, mais est-il nécessaire de lui accorder un rôle majeur? Les auteurs auraient dû parler davantage de la pensée réelle de Patrick Morgan au sujet des peintres populaires de Charlevoix et aussi analyser un peu mieux son oeuvre véritable en ce domaine, plutôt que de décrire sa vie de façon béate et admirative. Le texte fourmille encore de banalités: «En 1933, ils (Patrick Morgan et son épouse) s'installent près du manoir seigneurial de Mount-Murray. C'est à ce moment que se dessine le tournant décisif de l'histoire des peintres de Charlevoix»; sa mère (celle de Patrick Morgan) finit par ouvrir une boutique même si, à l'époque, une telle aventure est de mauvais ton dans la société bourgeoise»; «l'art populaire est à l'art officiel ce que la campagne est à la ville: une bouffée d'air frais». Ces quelques perles d'écriture – choisies parmi de nombreuses autres qui nous ramènent presque à l'époque des *Précieuses ridicules* de Molière – ne nous apprennent que très peu de choses sur l'énigmatique Patrick Morgan dont les auteurs ne retiennent que le côté «dandy» de luxe jetant son noble regard sur les besogneux de Charlevoix. Le travail des auteurs aurait dû aussi tenir compte de la vie sociale de Charlevoix et du point de vue du milieu qu'ils réduisent seulement au rejet en constatant que les



peintres populaires sont ignorés dans leur région. Mais s'ils sont méconnus chez-eux n'est-ce pas parce que leur art est orienté vers les estivants avant tout? Et dans quel mesure ce phénomène artistique des peintres populaires n'est-il pas démesurément grossi par les auteurs pour servir leur fin élitiste, alors qu'ils ne tiennent pas compte de toute la création artistique existant depuis longtemps dans le milieu charlevoisien bien qu'elle soit surtout réalisée à des fins d'utilisation quotidienne? Ces questions restent sans réponse à la lecture de cet ouvrage.

Il serait bien long de décrire tout l'aspect pernicieux de ce volume sur l'histoire de la culture charlevoisienne. Il faut cependant noter que les auteurs occultent notamment le phénomène de l'histoire de l'art à Baie-Saint-Paul dans le sillage de Clarence Gagnon; qu'ils écartent sommairement le peintre Blanche Bolduc (alors que sa soeur Yvonne prend une place très importante et méritée) et ce sans fournir de véritables raisons sinon le fait que sa création soit tardive et peu en contact avec Patrick Morgan; que des références constantes soit faites au travail majeur du Musée régional Laure-Conan de La Malbaie alors que celui du Centre d'art de Baie-Saint-Paul est laissé pour compte. Ces faits singuliers démontrent encore un injustifiable manque de rigueur professionnelle. De même, les auteurs décrivent sans cesse la belle nature campagnarde, les beaux paysages et les artistes populaires à la vie simple et frugale tout fiers de produire une oeuvre jugée naïve par des estivants possédant l'argent et le savoir. Il aurait plutôt fallu analyser cette situation avec sérieux et il importe d'y déceler un important phénomène social trahissant à la fois le sous-développement économique de Charlevoix et l'asservissement progressif de sa culture régionale au profit d'une industrie touristique naissante parfois plus soucieuse d'exploiter les gens de Charlevoix que de les faire avancer socialement. Les auteurs de ce volume n'ont même pas effleuré cet aspect des choses et ont déformé à leur guise l'histoire en vue de produire un livre dénué de controverses, mais faux et vidé de toute substance.

L'emballage de ce volume imprimé à Hong Kong est très bien fait. Les reproductions des peintres populaires sont remarquables et d'une qualité exceptionnelle. Sans doute devrions-nous regarder seulement les images de ce beau volume en attendant que d'autres chercheurs se penchent plus sérieusement sur l'intéressante question des peintres populaires de Charlevoix.

DUBÉ, Richard et TREMBLAY, François. **Peindre un pays. Charlevoix et ses peintres populaires.** Collection Signature plus. Laprairie, Éditions Broquet, 1989, 100 pages.

Les cloches au Québec

par Serge Gauthier

Voici un impressionnant volume qui fait le tour de l'histoire des cloches au Québec et même au-delà. Ce sujet fascinant présente un intérêt notable pour le lecteur qui s'intéresse à la culture religieuse et aux traditions populaires. L'auteur a fouillé la question avec passion et se signale ainsi comme un chercheur méticuleux, attentif aux moindres détails relatifs à sa recherche. Sans doute son propos paraît-il parfois très large, mais il faut y percevoir un objectif évident de viser à l'exhaustivité.

Les cloches au Québec présente certaines anecdotes qui sont situées dans Charlevoix. Notamment, l'on remarque la célèbre légende du Père Jean-Baptiste de La Brosse qui se déroule à l'Île aux Coudres

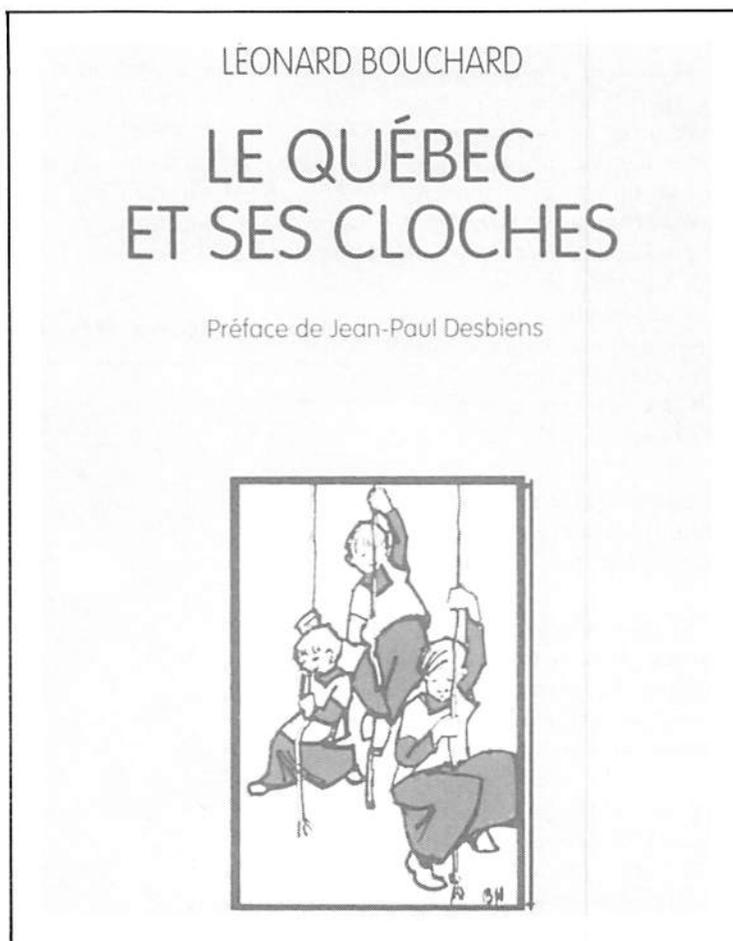
et à Tadoussac. Ce volume contient aussi une liste descriptive de l'ensemble des cloches au Québec qui s'impose comme un outil de référence fort utile. L'ouvrage se complète d'un index qui s'avère très pertinent afin d'aider les amateurs d'histoire dans leur recherche à l'intérieur de ce livre fort volumineux.

Léonard Bouchard, auteur de *Les cloches au Québec*, a aussi rédigé entre autres parutions un volume en deux tomes sur les morts tragiques et violentes au Canada au 17^e et 18^e siècles. Cette autre publication est encore disponible et elle doit être recommandée aux personnes qui s'intéressent à la généalogie et à l'histoire.

Ces livres publiés par Léonard Bouchard forment ainsi un remarquable travail d'historien. Il faut donc apprécier cette oeuvre à sa juste valeur et signaler la grande persévérance de cet auteur et son remarquable talent à évoquer avec justesse le passé.

BOUCHARD, Léonard. **Le Québec et ses cloches.** Saint-Augustin, Édition de l'airain, 1990, 466 pages.

Morts tragiques et violentes au Canada 17^e et 18^e siècles. (2 tomes) Saint-Augustin, s.é., 1982, 617 pages.



La terre tremble dans Charlevoix

par Evelyn Fournier-Labbé

Grosse manchette des journaux en novembre 1988. Cet évènement qui mit tout le monde en émoi, n'était cependant pas la première expérience des gens de Charlevoix, en cette matière. Plusieurs d'entre eux se rappellent encore le séisme de 1925, lequel fut suivi de plusieurs autres, moins intenses cependant.

Ceux dont je me rappelle personnellement, s'échelonnèrent au cours des années 30. Je pense aux nuits où notre sommeil était troublé, assez fréquemment, par la vibration de notre lit et le bruit de la vaisselle ou des verres s'entrechoquant dans les armoires. On se retrouvait alors avec certains dégâts: liquides répandus, cadres déplacés, statues brisées, plâtre des murs (crépi) craquelé et qu'on devait, par la suite, recouvrir de tapisserie.

Je me rappelle surtout le grand bureau à cinq tiroirs, dans la chambre de mes parents... il était tombé face contre terre et son miroir s'était fracassé. Il y avait aussi les cheminées en briques écroulées, les portes qui fermaient mal et la sensation houleuse qu'on ressentait si, à ce moment-là, on circulait à l'extérieur.

J'avais peur, oui très peur, surtout en constatant combien ma Maman avait peur... Elle était affolée, terrorisée même, au point de pleurer. Elle nous faisait prier, ce qui contribuait à nous angoisser davantage.

Parfois l'un de mes frères faisait le fanfaron, en camouflant sa peur sous la couverture de farces qui ne faisaient rire personne.

En ce temps-là, les éléments de la nature tels que les orages, le tonnerre, les inondations et surtout les séismes, provoquaient chez les gens une certaine insécurité mais surtout un fort sentiment de culpabilité.

J'ai souvent entendu répéter par des adultes que ces manifestations étaient des punitions du Ciel pour des causes qui me semblaient inconnues et problématiques.

Dans l'esprit de plusieurs, ces événe-

ments présageaient la fin du monde, dans un avenir plus ou moins éloigné, selon l'intensité des sentiments de chacun.

Je me souviens aussi qu'à la fin d'un hiver, nous glissions avec des cartons, dans les «abatis» du voisin. La neige, glacée par le brusque dégel, était lisse comme une patinoire. La nuit précédente, nous avions subi deux bonnes secousses, très courtes cependant, mais toujours, elles nous semblaient bien longues. Sur la «croûte» où nous glissions, nous avions vu de longues et profondes fissures d'une largeur de trois ou quatre pouces. Étendus à plat ventre, nous regardions dans ces fentes profondes, pour essayer de voir la terre au fond. L'un d'entre nous avait même perdu une mitaine dans l'ouverture et elle y était restée accrochée. Impossible de la récupérer.

Nous avons raconté ce fait à nos parents qui nous interdirent formellement de retourner à cet endroit.

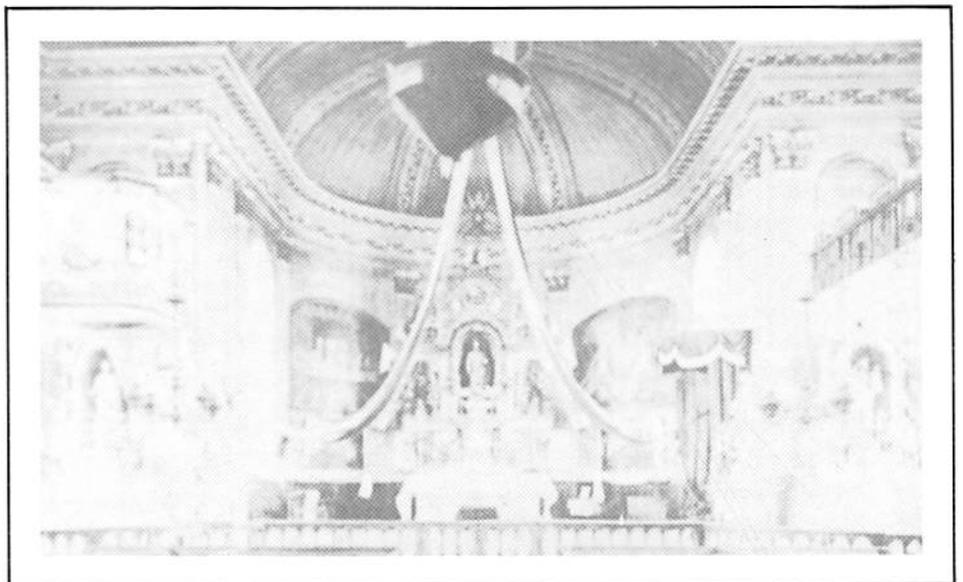
Il y a quelque temps, j'ai retrouvé dans mes paperasses, une lettre, genre journal, adressée à mon frère, alors étudiant au Séminaire de Chicoutimi, lettre où je lui

racontais nos angoisses face à une période particulièrement stressante à propos de ces événements. (C'est même cette lettre qui m'a donné l'idée d'écrire cet article).

Il est évident que ces secousses sismiques n'étaient pas très élevées sur l'échelle Richter, mais cela dérangeait joliment notre vie et ces incidents alimentaient la conversation courante.

De toute façon, il est certain que l'on ressent quelque chose de spécial lorsqu'on sent venir ce phénomène vraiment désagréable. C'est comme un roulement souterrain, sourd, ample, avec une légère vibration, d'abord presque imperceptible, mais qui s'accroît rapidement, pour devenir ensuite une secousse brève ou prolongée. Vraiment on ne s'y habitue pas, et aujourd'hui encore, ma mémoire garde un bien mauvais souvenir de ces moments que je souhaite ne jamais revivre, si...possible.

Intérieur de l'église de St-Urbain ébranlée par un violent tremblement de terre en août 1870.



Les mariages de Charlevoix

BAIE-SAINT-PAUL (1686-1759)

par Rosaire Tremblay

Au Québec, les registres paroissiaux débutent au XVII^e siècle, au moment même où, en France, cette pratique commençait à prendre de l'importance. Dans cette colonie naissante, c'est au clergé que l'on doit l'enregistrement systématique de tous les baptêmes, mariages et sépultures. En effet, les premiers prêtres du pays formaient un clergé d'élite où les Jésuites et les Sulpiciens s'engageaient dans le mouvement de réforme s'inscrivant dans le prolongement du Concile de Trente de 1563. Que dire aussi des prêtres-Récollets et des prêtres séculiers formés dans la colonie. La plupart étaient originaires de la France, où l'enregistrement des actes était pratique courante, ayant probablement appris la méthode lors de leur formation, il faut donc convenir que cet usage fut facile à instaurer en Nouvelle-France.

Les registres paroissiaux nous apprennent une matière abondante et constituent de fait une mine d'or lorsqu'il s'agit d'étudier l'histoire d'une population donnée. Outre l'identification des personnes l'on retrouve les filiations (sauf pour les décès) et bien d'autres informations telles: l'âge, la profession dans certains cas, les lieux de résidence et d'origine, les signatures.

Pour Charlevoix, voici la liste des paroisses classées suivant l'ordre d'ancienneté de leurs registres pour les XVII^e et XVIII^e siècles:

Année	Date	Paroisse
1681	02-05	Baie-Saint-Paul (St-Pierre et St-Paul)
1733	01-12	Petite-Rivière (St-François-Xavier)
1733	12-12	Les Éboulements (L'Assomption-de la Ste-Vierge)
1741	09-04	Isle-aux-Coudres (St-Louis)
1774	02-09	La Malbaie (St-Étienne)

À compter de ce numéro, la revue Charlevoix vous proposera donc cette nouvelle chronique sur les mariages de Charlevoix et ce pour les paroisses dont les registres s'ouvrent avant 1800. Nous procéderons par ordre chronologique en commençant par Baie-Saint-Paul. D'ailleurs, l'auteur de ces lignes a déjà procédé au dépouillement systématique de tous les actes de baptêmes, mariages et sépultures de Baie-Saint-Paul et ce pour une période de plus de deux siècles. Cette analyse des données s'inscrit dans un projet plus vaste, consistant en une étude démographique complexe qui devrait faire l'objet d'une publication dans les prochains mois.

NOTES

Voici quelques notes explicatives concernant les registres de Charlevoix antérieurs à 1800.

Baie-Saint-Paul: 31^e au Québec. Dans l'inventaire des registres de l'état civil conservés au Palais de Justice de La Malbaie, on

signale posséder des registres à partir de 1680, mais c'est plutôt 1681, de plus, il s'agit d'une transcription faite en 1745 des registres de 1681 à 1722. Ce n'est qu'en 1727 que commencent les doubles originaux.

Petite-Rivière: 83^e au Québec. Ici, les registres s'ouvrent en 1773, avant cette date, ils sont avec ceux de Baie-Saint-Paul. Dans les faits, jusqu'en novembre 1733, Baie-Saint-Paul et Petite-Rivière ont un registre commun et c'est l'abbé Antoine Abrat qui ouvre un registre pour la Petite-Rivière le 1^{er} décembre 1733.

Les Éboulements: 84^e au Québec: Selon les informations des registres conservés à La Malbaie, il y auraient eu des registres aux Éboulements à partir de 1727, il s'agit d'une erreur, ils s'ouvrent plutôt en 1733, onze jours plus tard que Petite-Rivière. Avant cette date, les entrées sont compilées aux registres de Baie-Saint-Paul.

Isle-aux-Coudres: 108^e au Québec. À compter de l'établissement des premiers colons en 1720 et jusqu'à l'ouverture des registres en 1741, la paroisse de Saint-Louis de l'Isle-aux-Coudres était desservie par les curés de Baie-Saint-Paul. Donc, suivant la division civile des paroisses, Saint-Louis faisait partie de Baie-Saint-Paul et en conséquence ses premiers registres y sont inscrits.

La Malbaie: 122^e au Québec. Les registres commencent au greffe en 1774 mais il n'y a pas d'originaux avant 1790, que des transcriptions. Pour la période précédente, les actes sont consignés à Baie-Saint-Paul jusqu'en 1733 et selon toute vraisemblance aux Éboulements par la suite.

BAIE-SAINT-PAUL

Les registres s'ouvrent le 2 mai 1681 par un baptême; celui de Rosalie Simard, fille de Noël Simard et Marie-Madeleine Racine, née le 14 novembre 1680. Le célébrant, Messire Pierre-Paul Gagnon.

La première sépulture eût lieu le 21 février 1686; il s'agit de Jacques Dupré, fils de Pierre Dupré et de Catherine Caron. Il est décédé la veille âgé seulement de 14 jours. Le prêtre célébrant fut Pierre-Paul Gagnon.

MARIAGES

1686

1- 20 juin
TREMBLAY, Michel, originaire de l'Ange-Gardien, fils de Pierre Tremblay et d'Ozanne Achon, tous les deux dits originaires de l'Ange-Gardien; marié à **Geneviève BOUCHARD**, fille de Claude Bouchard et de Louise Gagné dits de Ste-Anne-de-Beaupré.

1688

2- 28 avril
ALLAIRE, Jean, de Ste-Famille (Ile d'Orléans) âgé de 24 ans, fils de Jean Allaire et Marguerite Therrien dits de Ste-Famille; marié à **Françoise SIMARD** de Ste-Anne et âgée de 16 ans, fille de Noël Simard et M.-Madeleine Racine, dits de Ste-Anne. *Dispense de parenté au troisième.

1689

3- 26 avril

SIMARD, Noël, âgé de 24 ans, fils de Noël Simard et M.-Madeleine Racine dits de Ste-Anne; marié à **Anne DODIER**, âgée de 18 ans, fille de Jacques Dodier (décédé) et Catherine Caron (veuve). Un dénommé Ruelle, officier de l'armée agit comme témoin.

1690

4- 6 décembre

SIMARD, Pierre, fils de Noël Simard et M.-Madeleine Racine dits de Ste-Anne; marié à **Claire DODIER**, fille de Jacques Dodier (décédé) et Catherine Caron.

1695

5- 22 novembre

SIMARD, Étienne, âgé de 26 ans et de Ste-Anne, fils de Noël Simard et M.-Madeleine Racine de Ste-Anne; marié à **Rosalie BOUCHARD**, âgée de 20 ans et de Ste-Anne, fille de Claude Bouchard et Louise Gagné dits de Ste-Anne.

1696

6- 29 octobre

CARON, Jean, dit de Ste-Anne, fils de Jean Caron et Marguerite Gagnon dits de Ste-Anne; marié à **Rosalie SIMARD**, 16 ans et de Petite-Rivière, fille de Noël Simard et M.-Madeleine Racine.

1699

7- 15 juin

BOUCHARD, François, 25 ans de Petite-Rivière, fils de Claude Bouchard et Louise Gagné dits de Petite-Rivière; marié à **Marguerite SIMARD**, 14 ans et de Petite-Rivière, fille de Noël Simard et M.-Madeleine Racine.

1704

8- 20 novembre

BOUCHARD, Antoine, fils de Claude Bouchard et Louise Gagné; marié à **M.-Madeleine SIMARD «Lombret»**, fille de Noël Simard et M.-Madeleine Racine. Mariage célébré à Petite-Rivière.

1706

9- 15 février

LAVOIE, Jacques, de Petite-Rivière, fils de René Lavoie (décédé) et d'Anne Godin (décédée); marié à **Angélique GARAND**, âgée de 20 ans et de St-Laurent, I.O., fille de Pierre Garand et Catherine Labrecque.

10- 13 avril

GONTHIER, Louis, résident de Beaumont, fils de Bernard Gonthier et Marguerite Paquet; marié à **Geneviève GAGNÉ** de Petite-Rivière, fille de Ignace Gagné et Barbe Dodier. Ce couple baptise un enfant le 27 mai, soit un mois après leur mariage.

1708

11- 27 novembre

ROUSSET, François, de Ste-Famille I.O., fils de Pierre Rousset et Jeanne Chartier; marié à **Rosalie LAVOIE**, fille de René Lavoie et Marguerite Bouchard.

1709

12- 11 février

DUCHESNE, Jacques, fils de Pierre Duchesne et Catherine Rivet; marié à **M.-Angélique TREMBLAY**, fille de Michel Tremblay et Geneviève Bouchard.

13- 10 avril

GAGNON, Joseph, originaire de Château-Richer, fils de Jean Gagnon et Marguerite Drouin dits de Château-Richer; marié à **M.-Madeleine TREMBLAY**, de Petite-Rivière, fille de Pierre Tremblay et Marie Roussin.

1711

14- 21 avril

GIRARD, Louis, originaire de St-Augustin, fils de Pierre Girard et Angélique Lavoie; marié à **Rosalie TREMBLAY**, de Petite-Rivière et fille de Pierre Tremblay et Marie Roussin. Le marié est dit résident depuis deux ans dans la paroisse.

15- 9 juin

CASTONGUAY «Guay», Noël, originaire de Québec, fils de Mathieu Castonguay «Guay» et Louise Poirier; marié à **Madeleine POULIN**, fille de Jean Poulin et Louise Paré. Le marié est dit résident dans la paroisse depuis un an.

1714

16- 12 février

LAVOIE, Xavier, de Petite-Rivière, fils de René Lavoie et Marguerite Bouchard; marié à **Marguerite SAVARD**, de St-Charles, fille de Jean Savard et Marguerite Tremblay. Le marié est résident dans la paroisse depuis deux ans.

17- ... mai

ALLARD, Jacques-Pierre, de Ste-Anne du Petit Cap, fils de Pierre Allard et Anne Lavoie; marié à **Hélène PERRON**, originaire de l'Ange-Gardien et fille de Antoine Perron et Jeanne Tremblay. La cérémonie est célébrée dans l'église de Petite-Rivière. Les parents du marié sont décédés.

18- ... mai

GAUTHIER (Larouche), Claude, de Québec, fils de Jean Gauthier et Angélique Lefebvre; marié à **M.-Françoise GAGNÉ**, de Petite-Rivière, fille d'Ignace Gagné et Louise Tremblay. Cérémonie célébrée dans l'église de Petite-Rivière.

1715

19- 21 janvier

DEBIEN, Étienne, fils d'Étienne Debien (décédé) et Marie Campeau; marié à **Marie TREMBLAY**, fille de Louis Tremblay et Marie Perron (décédée).

20- 8 juillet

BOIVIN, Augustin, fils de Pierre Boivin et Étienne Fafard; marié à **Barbe GAGNÉ**, fille d'Ignace Gagné et Louise Tremblay.

21- 12 octobre

TREMBLAY, Étienne, fils de Pierre Tremblay et Marie Roussin; marié à **Marie FORTIN**, fille de Jacques Fortin et Catherine Biville.

1716

22- 24 février

GAGNÉ, Jacques, de Petite-Rivière, fils d'Ignace Gagné et Barbe Dodier; marié à **Hélène PERRON**, de l'Ange-Gardien et veuve de Pierre Allard, fille d'Antoine Perron et Jeanne Tremblay.

23- 3 mai

BUTEAU, Antoine, de St-Joachim, veuf d'Anne Cloutier, fils de Nicolas Buteau et Catherine Guichelin «Turpin»; marié à **Louise TREMBLAY**, veuve d'Ignace Gagné, de Petite-Rivière, fille de Pierre Tremblay et d'Ozanne Achon. Voici ce que dit l'acte sur Catherine Guichelin: «...de Notre-Dame, Ile-de-France (Aisne); 50 ans en 1708; 58 ans en 1716; comparaît devant le Conseil Souverain sous l'accusation de mener une vie scandaleuse et de s'être prostituée, le 19 août 1675; mariage annulé le 2 mars 1697. Roger (Françoise Pagé), mariage annulé le 22 mai 1703 - Chambalon: François-Olivier, veuf de Geneviève Salois, plusieurs enfants naturels.

24- 4 juin

GUAY, Noël, veuf de Madeleine Poulin, «de St-Jean proche de Québec», fils de Mathieu Guay et Thérèse Poirier; marié à **Catherine SIMARD «Lombrette»**, fille de Noël Simard et Madeleine Racine.

25- 25 juin

TREMBLAY, Louis, de Petite-Rivière, fils de Pierre Tremblay et Marie Roussin; marié à **Madeleine BONNEAU**, de St-François I.O., fille de Joseph Bonneau et Marie Duchesne.

26- 1er juillet

SIMARD, Noël, de Petite-Rivière, fils de Noël Simard et Anne Dodier, tous deux de Petite-Rivière; marié à **Catherine FORTIN**, de Petite-Rivière, fille de Jacques Fortin et Catherine Biville, de Petite-Rivière.

27- 28 juillet

DUCHESNE, Jacques, de St-François I.O., fils de Pierre Duchesne et Catherine Rivet; marié à **Elisabeth PETIT**, de Ste-Foy, fille de Gaspard Petit dit «Labonté» et M.-Louise Pinquet. Le mariage est célébré par l'évêque de Québec, Mgr Jean-Baptiste De La Croix de Chevières de St-Valier.

1717

28- 11 janvier

DUCHESNE, Simon, de St-François I.O., fils de Pierre Duchesne et Catherine Rivet; marié à **Ursule PERRON**, de l'Ange-Gardien, fille de Antoine Perron et Jeanne Tremblay.

29- 13 juillet

VILLENEUVE (Amyot), Joseph, de St-Augustin-de-Desmaures, fils de Pierre Villeneuve (Amyot) et Louise-Jeanne Renaud; marié à **Louise BOUCHARD**, fille de François Bouchard et Marguerite Simard (Lombrette).

30- 17 novembre

MERCIER, Pierre, dit «Engagé à La Malbaie», fils de Pierre Mercier et Marguerite Lagain; marié à **Catherine LEDOUX**, dite «Latreille» et «Engagée à La Malbaie». Les parents de la mariée ne figurent pas à l'acte, son témoin est François Hazeur de Québec, «Conseiller au Conseil Souverain».

1718

31- 24 novembre

TREMBLAY, François, fils de Louis Tremblay et Marie Perron; marié à **Marie BOUCHARD**, fille de François Bouchard et Marguerite Simard.

1719

32- 19 juin

FORTIN, Julien, fils de Jacques Fortin et Catherine (Minville) Biville; marié à **Marie TREMBLAY**, fille de Pierre Tremblay et Marie Roussin.

1720

33- 19 juillet

BISSONNETTE, Jean, fils de François Bissonnette «meunier» et Charlotte Davenne, tous les trois dits de «St-Michel, Seigneurie de La Durantaye», marié

à Marie LAVOIE, de Petite-Rivière, fille de René Lavoie «Sieur» et Marguerite Bouchard, tous deux de Petite-Rivière.

34- 17 novembre

ROUSSET, François, (veuf de Rosalie Lavoie), fils de Pierre Rousset et Jeanne Chartier, marié à Louise TREMBLAY, de Petite-Rivière et fille de Louis Tremblay et Marie Perron, tous deux de Petite-Rivière. Dans l'acte, le marié est dit «de l'Île St-Louis» (Isle-aux-Coudres).

1721

35- 18 novembre

LAVOIE, Jean, de Petite-Rivière, fils de René Lavoie «maître» et Marguerite Bouchard, de Petite-Rivière; marié à **Hélène FORTIN**, fille de Jacques Fortin et Catherine (Minville) Biville, tous trois de Petite-Rivière.

1723

36- 19 avril

BONNEAU, Jacques, de St-François I.O., fils de Joseph Bonneau et Marie Duchesne, tous deux de St-François I.O.; marié à Louise BOUCHARD, de Petite-Rivière, veuve de Joseph Villeneuve et fille de François Bouchard et Marguerite Simard de Petite-Rivière. Le prêtre célébrant est Michel Bruslé «Récollet».

37- 8 novembre

PERRON, Antoine, de l'Ange-Gardien, fils d'Antoine Perron et Jeanne Tremblay de l'Ange-Gardien; marié à M.-Madeleine SIMARD, fille d'Étienne Simard et Rosalie Bouchard.

1724

38- 18 janvier

TREMBLAY, Nicolas, fils de Pierre Tremblay et Marie Roussin; marié à Louise SIMARD, fille d'Étienne Simard et Rosalie Bouchard. Le célébrant est Jacques Lesclache «Récollet».

39- 24 avril

PERRON, Jean, fils d'Antoine Perron et Jeanne Tremblay tous deux décédés; marié à **Agathe SIMARD**, fille d'Étienne Simard et Rosalie Bouchard. Le mariage est célébré dans l'église de Petite-Rivière.

1725

40- 18 avril

SIMARD, Étienne, fils d'Étienne Simard et Rosalie Bouchard; marié à Geneviève TREMBLAY, fille de Pierre Tremblay et Marie Roussin. Jacques Lesclache «Récollet» est le célébrant.

1726

41- 21 avril

TREMBLAY, Jean, fils de Pierre Tremblay et Marie Roussin; marié à **Catherine LAVOIE**, fille de René Lavoie et Marguerite Bouchard. *Mariage fait sans publication de ban avec une permission de Mgr l'Évêque de Québec.

42- 30 octobre

BOILY, Guillaume, forgeron, fils d'Antoine Boily et Françoise Bertrand, tous deux du Poitou en France; marié à Louise GAGNÉ, veuve de Robert Dufour et fille de Ignace Gagné (veuf) et Barbe Dodier. Le marié est l'ancêtre de ce nom en Amérique et est originaire de St-Jouin-de-Marnes, diocèse de Poitiers.

43- 5 novembre

FORTIN, François, fils de Jacques Fortin et Catherine (Beville) Biville; marié à M.-Madeleine TREMBLAY, fille de Louis Tremblay (veuf) et Marie Perron.

44- 6 novembre

TREMBLAY, François, fils de Pierre Tremblay et Marie Roussin; marié à M.-Reine DUFOUR, fille de Robert Dufour (décédé) et Louise Gagné.

45- 11 novembre

TREMBLAY, Louis, fils de Louis Tremblay (veuf) et Marie Perron; marié à **Brigitte FORTIN**, fille de Jacques Fortin et Catherine (Beville) Biville.

1727

46- 7 janvier

PERRON, François, fils d'Antoine Perron et M.-Jeanne Tremblay, tous deux décédés; marié à **Marguerite FORTIN**, de Petite-Rivière, fille de Jacques Fortin et Catherine (Beville) Biville.

1729

47- 10 janvier

PERRON, Pierre, de l'Ange-Gardien, fils d'Antoine Perron (veuf) et Jeanne Tremblay; marié à **Félicité BOUCHARD**, fille d'Antoine Bouchard et M.-Madeleine Simard.

48- 22 novembre

SAVARD, Philippe, de Charlesbourg, fils de Jean Savard et d'Anne (Jeanne) Sasseville, tous deux décédés; marié à Geneviève GAGNÉ, veuve de Louis Gonthier, et dite de «Notre-Dame de Bonsecours (Les Éboulements)» et fille d'Ignace Gagné (veuf) et Barbe Dodier.

49- 23 novembre

TREMBLAY, Guillaume, de Petite-Rivière, fils de Louis Tremblay (veuf) et Françoise Morel; marié à M.-Jeanne GLINEL, de Charlesbourg et fille de Pierre Glinel (veuf) et Geneviève Gingras.

50- 23 novembre

LAVOIE, Jacques, de Petite-Rivière, fils de René Lavoie «maître» et Marguerite Bouchard, tous deux de Petite-Rivière; marié à M.-Angélique TREMBLAY, fille de Pierre Tremblay et Marie Roussin, tous trois de Petite-Rivière.

1731

51- 5 février

SAULTON, Olivier, fils de Pierre Saulton (veuf) et Étienne Beaujac; marié à **Ursule PERRON**, veuve de Simon Duchesne et fille d'Antoine Perron et Jeanne Tremblay.

52- 12 novembre

FILLION, Paul, de St-Joachim et veuf de Catherine Chabot, fils de Jean Filion et Françoise «Sénard» (probablement Simard); marié à M.-Joseph TREMBLAY, fille de Pierre Tremblay et Marie Roussin, tous trois de Petite-Rivière.

53- 21 novembre

SAVARD, Pierre, fils de Joseph Savard (veuf) et M.-Joseph Morel, tous trois de l'Isle-aux-Coudres; marié à M.-Joseph BOUCHARD, fille de François Bouchard et Marguerite Simard, tous trois de Petite-Rivière.

54- 1er décembre

BRISSE, Ignace, de Rivière-Ouelle, fils de Charles Brisson et M.-Madeleine Letarte, tous deux décédés; marié à **Marguerite LAVOIE**, de Berthier et fille de Pierre Lavoie (veuf) et Constance Duchesne. Mariage célébré dans l'église de Petite-Rivière.

1732

55- 7 février

TREMBLAY, Joseph, fils de Pierre Tremblay et Marie Roussin, tous trois de Petite-Rivière; marié à Geneviève GONTHIER, fille de Louis-Bernard Gonthier et Geneviève Gagné, tous deux décédés.

56- 5 juin

MARTEL, Jean, veuf de M.-Anne Simard et fils d'Honoré Martel et Marguerite Lamirault, tous deux décédés; marié à M.-Joseph LAVOIE, fille de Jacques Lavoie (veuf) et Angélique Garand.

57- 5 août

LAFORREST, Joseph, fils de Jean Laforest et Marie Rancourt; marié à **Barbe BOUCHARD**, fille de François Bouchard et Marguerite Simard.

58- 29 octobre

DUFOUR, Joseph, fils de Robert Dufour et Louise Gagné (veuve), tous trois de St-Joachim; marié à M.-Anne TREMBLAY, fille de Pierre Tremblay et Marie Roussin. Le mariage est célébré par l'abbé Charles Plante, chanoine de la Cathédrale de Québec.

59- 4 novembre

PEDNEAULT «Pednot», Pierre-Étienne, fils de Michel Pedneault (veuf) et Catherine Mélaïne; marié à M.-Gertrude BOUCHARD, fille de François Bouchard et Marguerite Simard. Les parents du marié sont dits «de St-Martin-Dé-Ré, diocèse de La Rochelle en Aunis».

1733

60- 8 janvier

CÔTÉ, Thomas, fils de Jean Côté et Geneviève Lefebvre, tous deux décédés et les trois de l'Ange-Gardien; marié à Geneviève SIMARD, fille d'Étienne Simard et Rosalie Bouchard.

61- 26 janvier

LAVOIE, Jacques, fils de Jacques Lavoie (veuf) et Angélique Garand, tous trois de Petite-Rivière; marié à **Madeleine GUAY**, fille de Noël Guay et Catherine Simard, tous deux décédés. Mariage célébré par Antoine Abrat, prêtre français.

62- 9 février

OTIS, Jean-Baptiste, (veuf de Cécile Poulin), fils de Richard Otis «Otheys» maître forgeron et Anne Shaw, tous deux de Dover (New-Hampshire); marié à M.-Françoise GAGNÉ, veuve de Claude Gauthier et fille d'Ignace Gagné et Louise Tremblay. Richard Otis dit «l'Anglais» n'est jamais venu au Canada et il fut captif de guerre.

63- 20 avril

GONTHIER, Louis-François, fils de Louis Gonthier et Geneviève Gagné, tous deux décédés; marié à **Madeleine GAGNON**, fille de Joseph Gagnon et Madeleine Tremblay.

64- 23 novembre

SIMARD, Étienne, (veuf de Geneviève Tremblay), fils de Étienne Simard (veuf) et Rosalie Bouchard; marié à **Barbe DUFOUR**, fille de Robert Dufour et Louise Gagné (veuve). *Dispense de consanguinité au troisième degré.

1734

65- 11 mai

TREMBLAY, Louis, fils de Michel Tremblay et Geneviève Bouchard (veuve); marié à **Ursule SIMARD**, fille de François Simard et Ursule Paré (veuve).

66- 17 novembre

BERNARD «Ance», Jean-Baptiste, de «Lorette», fils de Jean-Baptiste «Ance» Bernard et Marie Barbeau (veuve); marié à **M.-Charlotte SIMARD**, fille de Noël Simard et Catherine Fortin. *«Ance» pour Hanse ou Hains.

1737

67- 25 novembre

TREMBLAY, Jean-Baptiste, fils de Michel Tremblay et Geneviève Bouchard (veuve), tous trois de Petite-Rivière; marié à **Catherine GUAY**, fille de Noël Guay et Catherine Simard (veuve). Parmi une longue liste de témoins, signalons la présence de Pierre Bazin «marchand» et Noël Simard «Seigneur du Gouffre».

1738

68- 11 septembre

RACINE, Joseph, veuf de Marguerite Pilote et «menuisier de Québec», fils de Pierre Racine et Louise Guyon, tous deux décédés; marié à **Louise GAGNÉ**, fille de Jacques Gagné et Hélène Perron, tous deux décédés. Dans l'acte, on dit du marié qu'il «demeure à la Baie-Saint-Paul depuis 18 mois». En 1739, le même individu est dit «Beauchesne».

69- 25 novembre

CORNEAU, Étienne-Marie, originaire de Québec, fils de Jean Corneau et de Marie «Boulangère» Lefebvre, tous deux décédés; marié à **M.-Louise GAGNÉ**, fille d'Ignace Gagné «Seigneur du Gouffre» et Angélique Dufour. Parmi la longue liste des témoins, signalons Michel Lavoie «Notaire royal».

70- 25 novembre

RINGUET, Jean, fils de Pierre Ringuet et Catherine Buisson; marié à **M.-Geneviève DUCHESNE**, fille de Simon Duchesne et Ursule Perron (veuve). Le père du marié est dit: «meunier, de Coujan, diocèse d'Angoulême, Angoumois». Dans les témoins, Ignace Gagné «Seigneur du Gouffre».

1739

71- 23 novembre

SIMARD, François, veuf de M.-Joseph Tremblay, fils de François Simard et Ursule Paré (veuve); marié à **Catherine BISSONNET**, fille de Jean Bissonnet et Marie Lavoie. Dans cet acte, on retrouve 21 noms dont Pierre Bazin «monsieur marchand» et Michel Lavoie «Notaire Royal».

72- 23 novembre

DUCHESNE, Pierre, fils de Jacques Duchesne et Angélique Tremblay; marié à **Angélique LAVOIE**, fille de Jacques Lavoie (veuf) et Angélique Garand. Un des témoins, Pierre Bazin «monsieur marchand».

1741

73- 13 février

TREMBLAY, Augustin, fils de Michel Tremblay et Geneviève Bouchard (veuve), tous trois de Petite-Rivière; marié à **M.-Judith LAFOREST**, fille de Jean Laforest et Marie Rancour.

74- 8 novembre

BONNEAU, Dominique, fils de Dominique Bonneau et Françoise-Agnès Ginguas, tous trois de St-Louis IAC; marié à **M.-Françoise GAUTHIER**, fille de Claude Gauthier et Françoise Gagné (veuve).

75- 20 novembre

TREMBLAY, Jean, fils de Louis Tremblay et Madeleine Bonneau, tous trois des Éboulements; marié à **Charlotte BISSONNET**, fille de Jean Bissonnet et Marie Lavoie. Parmi les témoins Antoine Crespin, marchand.

1742

76- 13 novembre

LAFOREST «Labranche», Antoine, fils de Jean Laforest et Marie Rancour; marié à **Marguerite MARTEL**, fille de Jean Martel «Sieur, officier de milice» (veuf) et Anne Simard.

1744

77- 20 janvier

SIMARD, Jacques, fils de Noël Simard (veuf) et Catherine Fortin; marié à **Cécile GAUTHIER**, fille de Claude Gauthier et Françoise Gagné (veuve).

78- 20 janvier

TREMBLAY, Ambroise, fils de Michel Tremblay et Geneviève Bouchard (veuve), tous trois de Petite-Rivière; marié à **Marguerite SIMARD**, fille de Noël Simard (veuf) et Catherine Fortin.

79- 13 août

SIMARD, Pierre, de Ste-Anne-de-Beaupré, fils de Pierre Simard et Claire Dodier, tous deux décédés; marié à **Ursule DUCHESNE**, fille de Simon Duchesne et Ursule Perron (veuve). Un des témoins, l'abbé Jean-Baptiste Res-

che, curé de Château-Richer, a fait publier deux bans à Château-Richer, le troisième ayant été dispensé par l'Évêque.

1745

80- 1er février

LIÉNARD «Durbois», Charles-Amador, fils de Sébastien-Léonard Liénard «Durbois», (veuf) et Marie-Agnès Bonhomme (on la prénomme «Catherine» à l'acte, c'est une erreur de l'abbé Louis Chaumont); marié à **Marguerite LAVOIE**, fille de François-Xavier Lavoie (veuf) et Marguerite Savard. Parmi les témoins citons: François Fortin «Sieur, capitaine de la côte», Étienne Tremblay «Sieur, aide-major de la côte» et Jean-Baptiste-Noël Bouchard «Sieur, lieutenant de milice».

81- 22 février

GAUDREAU, Gabriel, du Cap-St-Ignace, fils de Gilles-Gabriel-Joseph Gaudreau et Elisabeth Domingo dit «Carabis», tous deux décédés; marié à **Barbe GAGNÉ**, fille de Jacques Gagné et Hélène Perron, tous deux décédés. Le père du marié est dit aussi «Godreau-Gotreau-appelé aussi Joseph-Michel».

1746

82- 2 février

LAVOIE, François-Xavier, fils de François-Xavier Lavoie (veuf) et Marguerite Savard; marié à **Marguerite LAFOREST**, fille de Jean Laforest et Marie Rancour. Parmi les témoins, Jean-Baptiste-Noël Bouchard, «cousin, Sieur et lieutenant de milice».

83- 14 février

GAUTHIER, Antoine, fils de Claude Gauthier (décédé) et Françoise Gagné (remariée avec Jean Otis); marié à **Geneviève SIMARD**, fille de François Simard et Ursule Paré (veuve). Dans les témoins citons: Ignace Gagné, «Sieur, aide-major de la côte» tuteur de la mariée; Jean-Baptiste Chevalier, «Sieur, marchand».

84- 23 mai

LAFOREST, Guillaume, fils de Jean Laforest et Marie Rancour; marié à **Marie-Anne TREMBLAY**, fille d'Antoine Tremblay (veuf) et M.-Anne Pilote. Ce couple fait baptiser un enfant Jean-Baptiste-Antoine, le 10 mai 1746, soit 13 jours avant leur mariage. Parmi les témoins, Antoine Crespin, «Sieur-marchand et maître de la ferme de la Baie-Saint-Paul».

85- 14 novembre

BOUCHARD, Joseph, de Petite-Rivière, fils d'Antoine Bouchard et Madeleine Simard; marié à **Françoise FORTIN**, fille de François-Xavier Fortin, «Sieur-second capitaine» et Madeleine Tremblay. Parmi les témoins: Jean-Baptiste-Noël Bouchard, «Sieur-lieutenant»; François Bouchard, «Sieur, capitaine de la Petite-Rivière»; Jean-Baptiste Martel, «Sieur-capitaine» et Étienne Tremblay, «major».

1747

86- 9 janvier

TREMBLAY, François, fils de Louis Tremblay et Madeleine Bonneau, tous trois des Éboulements; marié à **M.-Madeleine PERRON**, fille d'Antoine Perron et Marie Simard. *Dispense du troisième degré de parenté au troisième par Mgr Henri Dubreuil de Pontbriand.

87- 25 septembre

BANVILLE, Jacques, fils de Jacques Banville et Geneviève Faulet, tous deux sont dits de Nouillers, diocèse de Bayeux; marié à **Marie DUCHESNE**, fille de Jacques Duchesne et M.-Elisabeth Petit. Parmi les témoins, Noël Simard, «Seigneur du Gouffre» et Jean-Baptiste Otis, «ami, maître de la ferme de la Baie-Saint-Paul».

88- 11 octobre

GAUTHIER, Louis, fils de Claude Gauthier et Françoise Gagné (veuve); marié à **Félicité PERRON**, fille de Jean Perron et Agathe Simard, Le prêtre célébrant est René Robineau de Portneuf, curé de St-Joachim. *Dispense de parenté au troisième degré.

89- 6 novembre

ALAIRE, Étienne, fils de Jean Alaire et M.-Anne Mercier (veuve), tous trois de St-Joachim; marié à **Charlotte LAVOIE**, fille de François-Xavier Lavoie (veuf) et Marguerite Savard. Les trois bans ont été publiés à Baie-Saint-Paul et à St-Joachim (le curé a fourni le certificat de publication des bans). La mariée se remarie le 9 janvier 1751 à St-Joachim avec Joseph Poulin.

90- 8 novembre

GAGNÉ, Ignace, fils d'Ignace Gagné «Sieur» et Angélique Dufour; marié à **Agathe PERRON**, fille de Jean Perron «Sieur» et Agathe Simard. *Dispense de parenté du troisième au troisième.

91- 9 novembre

BOREL, Léonard-Joseph, fils de Jean Borel (veuf) et Anne Coeffié, tous deux dits «de Demaise, diocèse de Clermont, Auvergne»; marié à **Dorothée SIMARD**, fille de François Simard et Ursule Paré (veuve). *Le dit Sieur Borel ayant obtenu de l'évêché un permis de se marier en date du 16 octobre 1747 et signé Boucault (Pierre), prêtre chanoine de Monseigneur» Témoins: Noël

Simard, «Sieur, Seigneur du Gouffre» et Jean Martel, «Sieur-capitaine».

1748

92- 22 janvier

BOILY, Jean, fils de Guillaume Boily (veuf) et Louise Gagné; marié à **Ursule DUCHESNE**, fille de Jacques Duchesne et Elisabeth Petit. Témoin: Jean Martel, «Sieur-capitaine de milice».

1749

93- 12 novembre

TREMBLAY, Charles, fils de Nicolas Tremblay et Louise Simard (veuve), tous trois dits des Éboulements; marié à **Félicité DUCHESNE**, fille de Jacques Duchesne et Elisabeth Petit.

1750

94- 1er juin

TREMBLAY, Joseph, fils de Joseph Tremblay et Agnès Bouchard; marié à **M.-Victoire (Lavoie) LAVOIE**, fille de François-Xavier (Lavoie) Lavoie et Marguerite Savard. Témoin: Noël Simard «Sieur».

95- 29 juillet

GAGNON «Gangnon», Joseph, fils de Joseph Gagnon «Gangnon» et M.-Madeleine Tremblay, tous trois dits des Éboulements; marié à **Marguerite-Rosalie HERVÉ (Harvey)**. Les parents de la mariée ne figurent pas à l'acte. Dispense de Mgr Briand. Prêtre célébrant l'abbé Garreault de Petite-Rivière. Témoin: Joseph-Léonard Clermont «Sieur, dit Morelle».

96- 26 novembre

GAGNÉ (Gagné), Jacques, fils de Ignace Gagné (Gagné) et Angélique Dufour; marié à **M.-Marthe SIMARD (Symard)**, fille d'Ange Simard (Symard) et Thérèse Letarte, tous deux décédés.

1751

97- 26 janvier

TREMBLAY, Étienne, fils de Louis Tremblay et Madeleine Bonneau (Bono), tous deux des Éboulements; marié à **M.-Desanges BISSONNET**, fille de Jean Bissonnet et Marie Lavoie (Lavoie).

98- 1er février

BERNARD, François, veuf de M.-Charlotte Berthelot, Québec le 16 février 1733, fils de François Bernard et Thérèse Lestevin, tous deux dits de Bretagne; marié à **Cécile SIMARD**, fille de Noël Simard et Catherine Fortin. Témoin: Noël Simard «Sieur».

99- 3 mai

GAGNÉ (Gagné),, veuf de Geneviève Simard, Petite-Rivière, le 10 janvier 1746, fils de Ignace Gagné et Angélique Dufour; marié à **Madeleine DUCHESNE**, fille de Jacques Duchesne et Elisabeth Petit. *Dispense de mariage.

100- 3 novembre

BOIVIN, Augustin, fils de Augustin Boivin et M.-Reine Simard; marié à **M.-Josephite LAVOIE (Lavoie)**, fille de François-Xavier Lavoie (Lavoie), (veuf) et Marguerite Savard.

1752

101- 8 février

PERRON (Peron), Étienne, fils de Jacques Perron et Marguerite Simard; marié à **M.-Reine DUFOUR**, fille de Ignace Dufour et M.-Reine Tremblay. *Dispense du 3 au 3 et du 4 au 4 par Mgr Pontbriand.

102- 10 juillet

SIMARD, François, (veuf, voir note) fils de François Simard et Ursule Paré, tous deux décédés; marié à **Marguerite GAGNÉ**, fille de Jacques Gagné et Hélène Perron, tous deux décédés. *Dispense de Mgr Pontbriand. Le marié en est à son troisième mariage, les deux premiers avec: Catherine Bissonnet à Baie-Saint-Paul le 23 novembre 1739 et le second avec M.-Josephite Tremblay à Petite-Rivière le 10 janvier 1735.

103- 13 novembre

LAVOIE (Lavoie), René-Roch, fils de Jacques Lavoie et Marie Barbeau (veuve) de Petite-Rivière; marié à **M.-Jeanne BONNEAU**, de Québec, fille de Jean Bonneau et M.-Charlotte Labady, tous deux décédés. Témoin: François Fortin «Sieur-capitaine de milice».

1753

104- 15 octobre

BOIVIN, Ambroise, fils d'Augustin Boivin et M.-Reine Simard; marié à **Catherine RINGUET**, fille de Jean Ringuet et Geneviève Duchesne. Témoin: Dominique Senotte, négociant de cette paroisse.

1754

105- 8 janvier

BOIVIN, Jean, fils d'Augustin Boivin et M.-Reine Simard; marié à **Agathe PERRON**, fille de Antoine Perron et M.-Madeleine Simard. *Dispense de Mgr Pontbriand le 22 novembre 1753.

106- 18 novembre

PERRON, Jean, fils de Jean Perron et Agathe Simard; marié à **M.-Françoise THIBAUT**, fille de François Thibault et Madeleine Poulin. *Dispense au 4e degré par Mgr Pontbriand.

1755

107- 7 janvier

GAGNÉ, Jean-Baptiste, fils de François-Xavier Gagné et M.-Geneviève Filion, tous trois de Petite-Rivière; marié à **Marguerite-Apoline SIMARD**, fille de Noël Simard (veuf) «Seigneur du Gouffre» et Marguerite Cochon (Cauchon). Témoin: Joseph Dufour «Huissier royal».

108- 12 janvier

SIMARD, Jean-Baptiste, (veuf de 23 ans, premier mariage en 1752 avec Elisabeth Chiasson), fils de Noël Simard et Catherine Fortin; marié à **Elisabeth PRADET (Cingelais)**, fille de Simon Pradet et M.-Geneviève Charron. Témoin: Noël Simard «Sieur-Seigneur du Gouffre».

109- 15 janvier

PRADET, Jean-Marie-François, dit «Cingelais», fils de Simon Pradet et M.-Geneviève Charron; marié à **Marie POTVIN**, fille de Michel Potvin et Françoise Tremblay. Témoins: Ignace Gagné «Sieur» et Noël Simard «Sieur».

110- 8 avril

TREMBLAY, Michel, fils d'Antoine Tremblay (veuf) et M.-Anne Pilote (Pilot); marié à **Rosalie PERRON**, fille d'Antoine Perron et M.-Madeleine Simard. Témoin: Dominique Synotte, négociant. *Dispense du 3e par Mgr Pontbriand, Evêque de Québec.

1756

111- 14 juin

LANCELEUR, Barthélemi, fils de Jean-Baptiste Lanceleur et Catherine Marigny, tous deux de Québec; marié à **M.-Charlotte PERRON**, fille de Jacques Perron et Marguerite Simard.

112- 22 juin

LE COLLEN, Jean-Baptiste, fils de Pengent Le Collen (originaire de Plancha, diocèse de St-Brieux en Bretagne) et Julienne Corbin; marié à **Catherine RINGUET** (veuve d'Ambroise Boivin). Le marié est dit «Zacharie»; fut prisonnier de guerre et conduit en Angleterre - Registres de Baie-Saint-Paul le 11 avril 1762. Témoin: Antoine Crespin «Sieur-notaire royal au Château-Richer».

113- 24 novembre

TREMBLAY, Nicolas, fils de Nicolas Tremblay et Louise Simard (veuve), tous deux des Éboulements; marié à **Madeleine FORTIN**, fille de François Fortin «Sieur-capitaine de milice» et Madeleine Tremblay. *Dispense du 3e au 3e degré de parenté.

1757

114- 12 janvier

TREMBLAY, Louis, fils de Louis Tremblay et Brigitte Fortin; marié à **M.-Madeleine ALARD (Allard)**, fille de Jacques-Pierre Alard et M.-Madeleine Bouchard. *Dispense du 4e degré de parenté.

115- 12 janvier

TREMBLAY, Louis-Marie, fils de Nicolas Tremblay et Louise Simard (veuve), tous trois des Éboulements; marié à **M.-Anne-Victoire GIRARD**, fille de Pierre Girard et M.-Anne Vésina.

116- 7 février

BOYER, Joseph, fils de Jean Boyer et M.-Thérèse D'Aivent, tous deux de Lisbonne, Portugal; marié à **M.-Elisabeth PERRON**, fille de Jean Perron et Agathe Simard. Le marié est marchand, dit «Pellion» et soldat de la Compagnie de Courtemanche. Témoins: Dominique Senotte, négociant et Jean-Baptiste Ménard, maçon.

1758

117- 7 février

BEAULIEU, Joseph, marié à **M.-Angélique SIMARD**, fille d'Étienne Simard et Barbe Dufour. Les parents du marié ne figurent pas à l'acte. Témoins: Jean Martel «Sieur-capitaine» et François Fortin «Sieur-second-capitaine».

118-

DESSALINES, Pierre, de Québec, fils de Pierre Dessalines et Marguerite Giroux, de Québec et tous deux décédés; marié à **M.-Louise GAGNÉ** (veuve d'Étienne Comeau), fille d'Ignace Gagné «Seigneur du Gouffre» et Angélique Dufour. Témoin: Jean-François Varrinot «Sieur».

119- 13 novembre

GRIGNON, Charles, fils de Jacques Grignon et M.-Thérèse La Flèche dite «Riché et Richer» de Grondines, tous deux décédés; marié à **Félicité SAULTON**, fille de Jean-Olivier Saulton et Ursule Perron. Témoins: l'abbé Coquat «Père missionnaire Poste du Roy», René Amelin dit «Briand», Barthélemi Hervieux, forgeron et Joseph Brousseau, armurier.

1759 (CONQUÊTE)

120- 19 février

CONNAISSANT, Jean-Baptiste, (Soldat de la Compagnie de M. Dugué), fils de Jean Connaissant et Elisabeth Langlois, tous deux sont de St-Charles de Sédan, diocèse de Rheims, Champagne; marié à **M.-Ursule PERRON**, fille de Jacques Perron et Marguerite Simard.

121- 26 février

ROGON, Georges, fils de Antoine Rogon et Catherine Boissel, tous deux dits de «Ste-Claire, diocèse de Vienne, Dauphiné, France»; marié à **Félicité PERRON**, fille de Pierre Perron (veuf) et Félicité Bouchard.

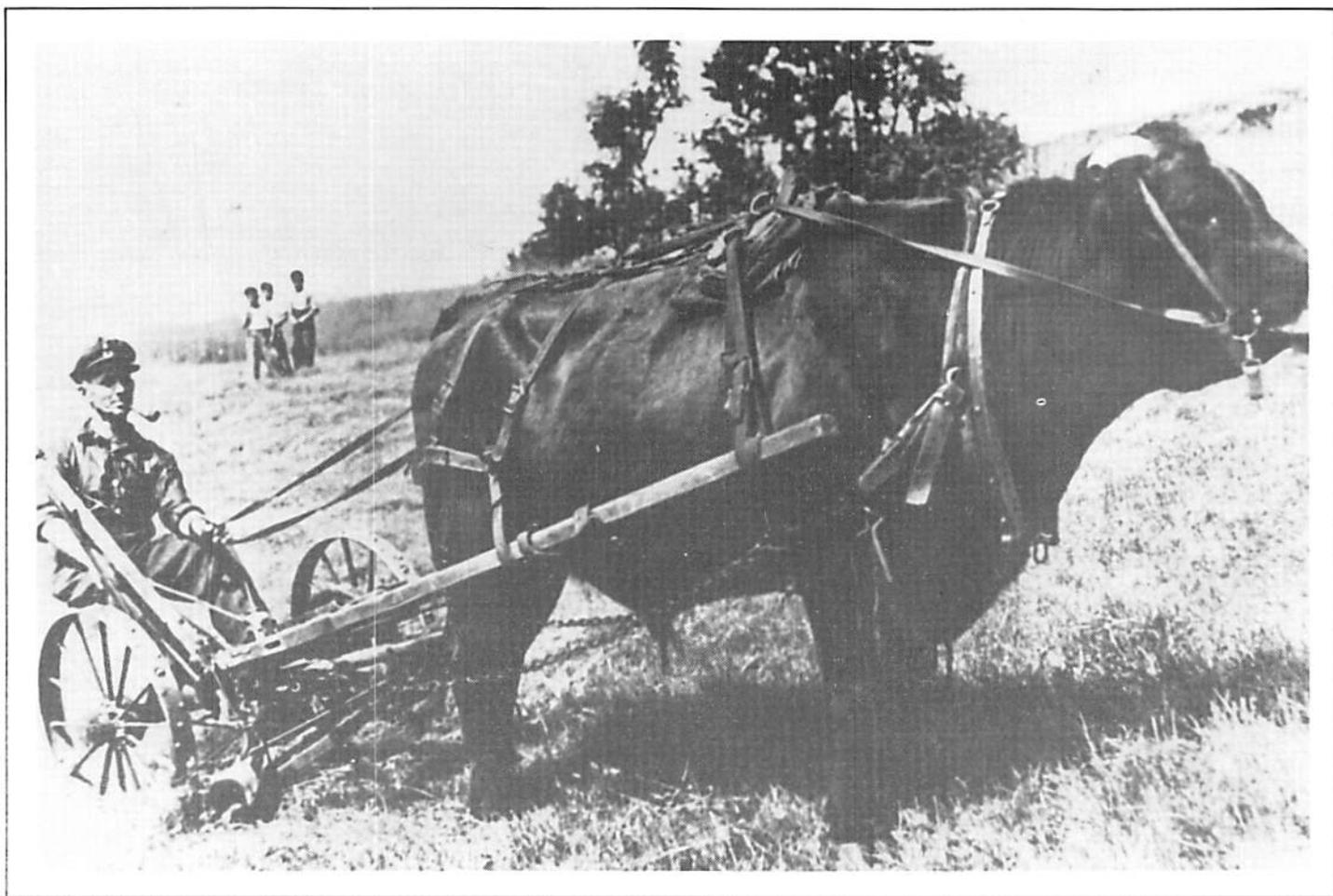
122- 26 février

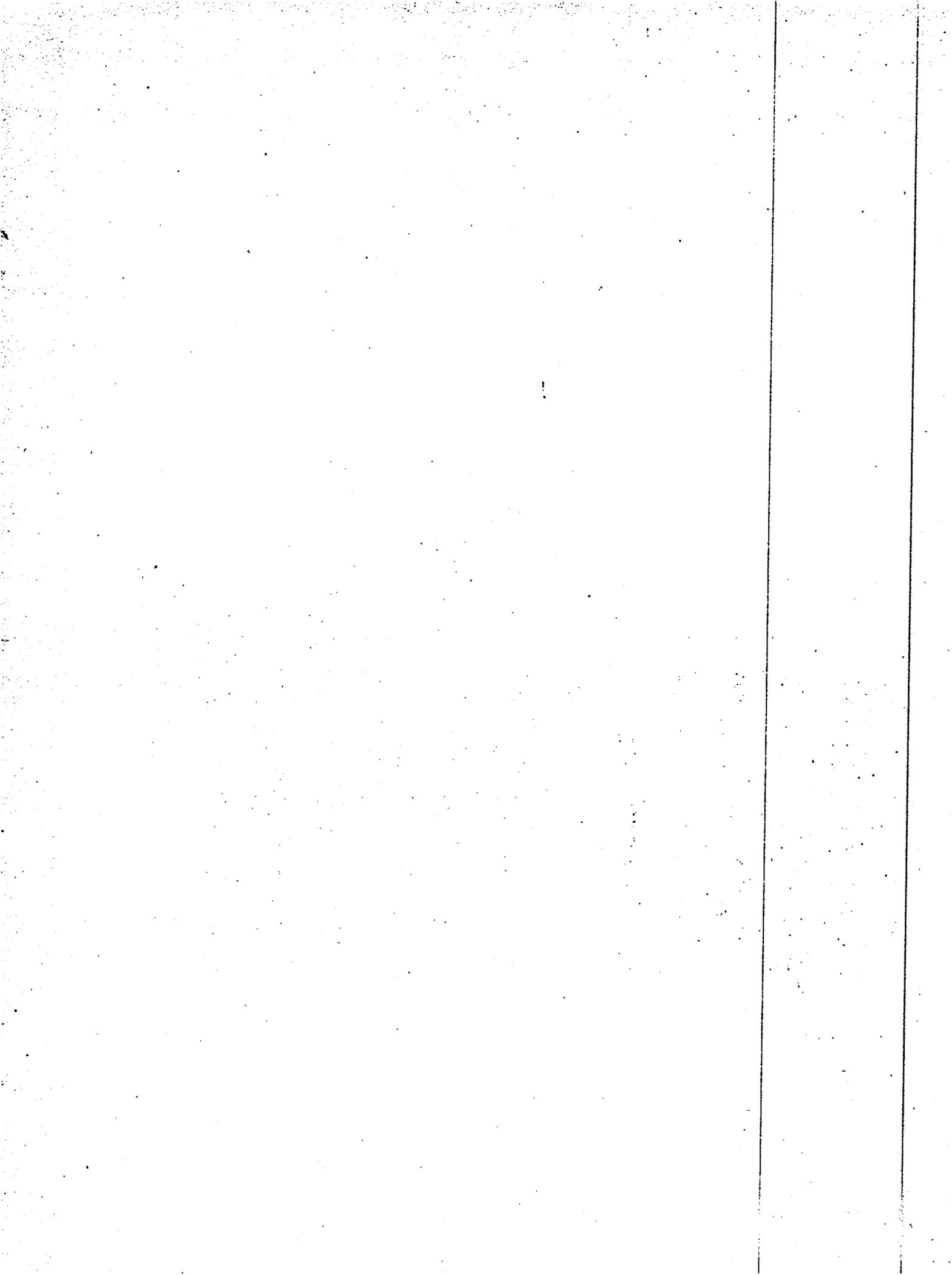
LE GUAY, Ambroise, (serrurier), fils d'Antoine Le Guay, serrurier et Marie

Ponset, tous deux dits de «St-Christophe de Coubron, diocèse de Paris»; marié à **Ursule SIMARD** (veuve de Louis Tremblay, Petite-Rivière le 16 novembre 1739) fille d'Étienne Simard et Rosalie Bouchard, tous deux décédés. Dans l'acte, le marié est dit «Lagrenade» Soldat de Boishébert. Témoin: Joseph Bouille, dit «Laure le Meuble».

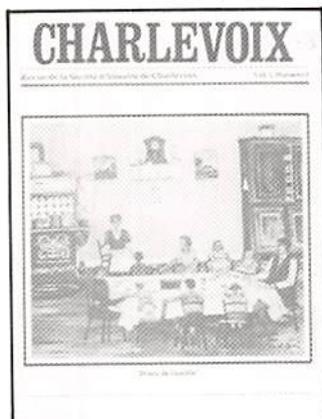
123- 30 avril

MARCHAND, Nicolas, (Soldat de la Compagnie de Monsieur de Lotbinière), fils d'Antoine Marchand (veuf) et Anne Leloup; marié à **Charlotte BOUCHARD** de Petite-Rivière (veuve de François Perron), fille de François Bouchard et Marguerite Simard, tous deux décédés. Les parents du marié sont dits «de St-Jean de Bayeux en Basse-Normandie».

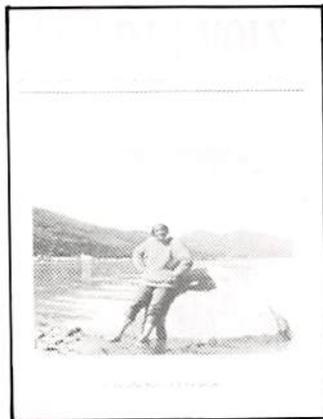




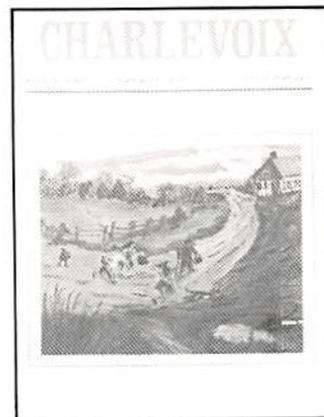
**S'abonner à la Revue Charlevoix c'est découvrir
l'histoire de Charlevoix**



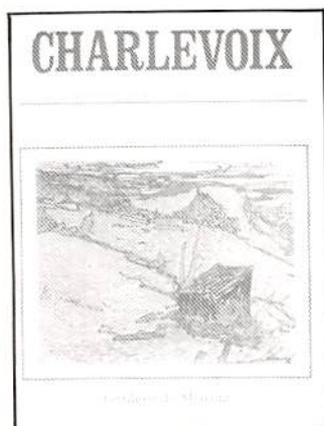
No 1
Articles variés



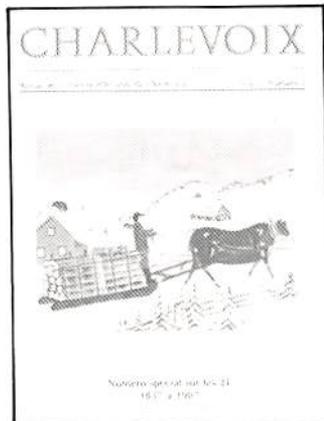
No 2
Gabrielle Roy en Charlevoix
(épuisé)



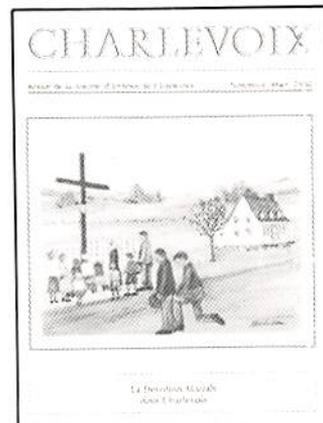
No 3
Articles variés



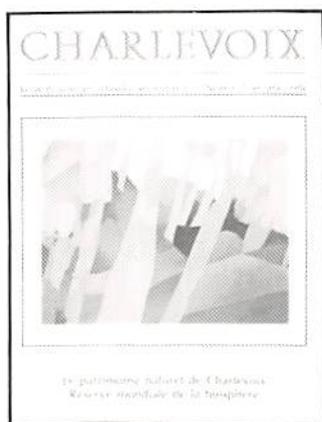
No 4
50e anniversaire de Menaud
Numéros avec papier Saint-Gilles



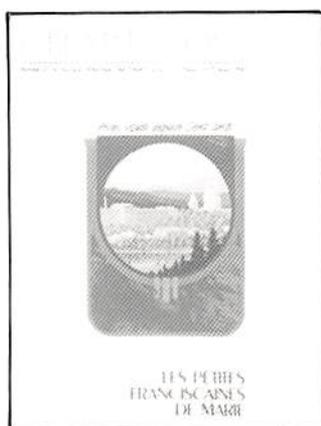
No 5
La Société des 21



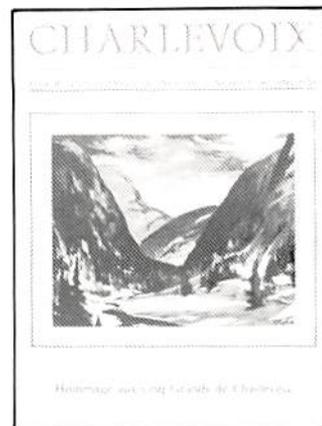
No 6
La dévotion mariale



No 7
Le patrimoine naturel



No 8
100e anniversaire des PFM



No 9
Les Grands de Charlevoix

No 10: L'AGRICULTURE DANS CHARLEVOIX